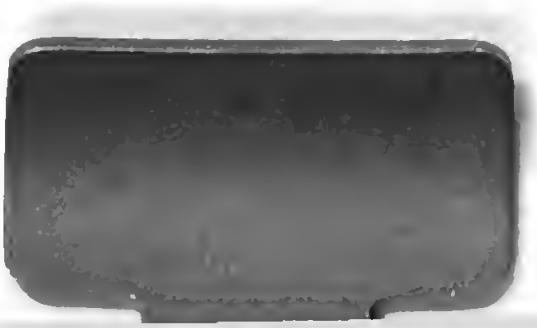
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
32 B
8



208

14-15:D.20

12.32.68

208 L

REFLEXIONS

SUR

LES DEFAUTS

D'AUTRUY.

BIBLIOTECA
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A LYON,
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. XCIII.
Avec Approbat. & Privilege du Roy.

PREFACE DE L'AUTEUR.

C'Eſt ſous ce titre que j'entreprens de ramaſſer les Reflexions que j'ay faites ſur la conduite des hommes.

BIBLIOTECA ROMA... STORIQ EM...

Je ne pretends pas être exempt des défauts que j'ay remarquez dans les autres. Ie parleray ſouvent de moy ſous le nom d'autruy. Si l'experience du monde m'a fourny quelque vices à repreſenter & à combattre, la connoiſſance que j'ay de moy-même ne m'en a pas moins fourny. Il faut l'avoüer, nous avons tous dans le cœur la ſemence & le principe de l'iniquité, & entre les hommes tous tirez de la même maſſe, & corrompus par le même peché, les uns ne

ſont & ne paroiſſent plus vertueux que les autres que parce que la grace les corrige, ou qu'il ne ſe trouvent pas dans les mêmes circonſtances.

Ie ne garderay aucun ordre dans la ſuite des Reflexions, je les feray à meſures qu'elles ſe preſenteront d'elles-mêmes, & peut être reviendray-je plus d'une fois ſur les mêmes ſujets.

Ie n'entreprens pas de dire tout ce qu'on pourroit dire ſur les matieres que je traitteray : je ne pretens dire que ce que j'auray penſé en les traitant, & même je ne pretens dire que peu de choſes : comme les mêmes ſujets reviendront ſouvent, peut-être diray-je d'un coſté ce que je n'auray pas dit de l'autre.

Les éxemples que je mêleray aux Reflexions ſeront pris des choſes que j'auray veües, & je ne citeray preſque rien dont je n'aye été le témoin, mais je ne nommeray perſonne ; le nom & ſouvent méme la qualité de ceux dont je

parleray ſera ſuppoſée, & on ſe donneroit une peine inutile de vouloir les deviner. La qualité & le nom ne ſervent de rien pour faire connoître un défaut; c'eſt tout ce que je veux faire connoître; & ſi j'ay donné des noms & qualitez aux perſonnes dont je parle, c'eſt pour égayer mes recits, & ne pas être obligé de repeter toujours, je connois quelqu'un, je ſçay une perſonne, &c.

Ie ne répondrois pas qu'on ne trouvât icy quelques Reflexions qui ſe raporteront peut-être à quelques-unes de celles qui auront été faites par d'autres Auteurs; mais je puis aſſurer que ſi je me rencontre avec d'autres: ce n'eſt pas pour avoir eu leurs Livres devant les yeux: il eſt difficile quand on a le même deſſein de ne ſe pas recontrer quelquefois.

I'entreprens cet Ouvrage à la Campagne, où me trouvant pour quelques mois: je n'ay pas crû pouvoir mieux m'occuper qu'en écrivant ſans contrainte

& ſans gêne ſur des matieres qui ne demandent point d'autre étude que celle du monde. Ie cherche autant à me deſennuyer & à m'inſtruire, qu'à inſtruire & deſennuyer mes Lecteurs, & je n'ay ſuivy dans cet Ouvrage pour arranger mes Matieres que mon genie & mon humeur.

Peut-être qu'un Ouvrage écrit de la ſorte aura un caractere plus divertiſſant, & qu'on y goutera mieux les ſolides veritez de la Religion & de la Morale, qui eſt aprés tout ce que je me ſuis propoſé d'établir en écrivant ſur les défauts des hommes.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CEt Ouvrage n'eſt qu'un eſſay qui ſera bien-tôt ſuivi d'un Livre plus important, & dans lequel l'Auteur s'eſt borné aux *égaremens des hommes dans la voye du ſalut.* Mais comme ſes affaires ne luy ont pas permis d'y mettre la derniere main, il s'eſt contenté de donner celuy-cy par avance dans lequel quoy qu'il ſe propoſe le plus ſouvent de traitter des matieres profanes, on ne trouvera rien qui n'inſpire l'amour de la vertu & de la Religion. Comme ſon deſſein dans le Livre qu'il prepare eſt de corriger les hommes des fauſſes idées qu'ils ont de la ve-

ritable piete , il a cru que ce n'étoit pas une mauvaiſe diſpoſition pour réüſſir dans ce deſſein , de commencer par les déttomper de leurs ſottiſes & de leur faux merite. Peut-être auſſi a-t'il eſté bien aiſe d'éprouver le goût du public ſur ſa maniere d'écrire & de l'accoutumer par un Ouvrage un peu moins ſerieux à goûter les plus grandes veritez de la Religion, quand elles ſeront traittées du même ſtile.

TABLE

Des Titres contenus en ce Livre.

I. DE la Vanité. page 1
II. De l'Affectation. 12
III. De la Raillerie. 21
IV. De l'Envie. 34
V. De l'Interest. 51
VI. Des Amis. 67
VII. Sçavoir le Monde. 81
VIII. Des Raports. 89
IX. De la Médisance. 101
X. De ceux qui vivent ensemble. 112
XI. Se piquer de quelque chose. 122
XII. De ceux qui imitent les autres. 135
XIII. De l'Esprit. 148
XIV. Des Ouvrages d'esprit. 158
XV. De l'esprit malin & satyrique. 171

XVI. *Du commerce des femmes.* 179
XVII. *De la Religion.* 195
XVIII. *Des Devots.* 207
XIX. *Des Gens de bien.* 223
XX. *Des honnêtes Gens.* 236
XXI. *De la Conſcience & des œuvres Chêtiennes.* 242
XXII. *De la Sincerité.* 259

REFLEXIONS

REFLEXIONS SUR LES DEFAUTS D'AUTRUY.

De la Vanité.

PERSONNE, ne paroît à soy-méme tel qu'il paroît aux autres, ce n'est pas nôtre humilité qui nous déguise ce que nous sommes, c'est nôtre Vanité: Tout homme naturellement se croit meilleur qu'il n'est, & l'amour propre nous aveugle jusques à nous croire positivement diffe-

rẽs de ce que nous ſommes,& de ce que nous paroiſſons. Ceux qui connoiſſent Roſelle ne peuvent entendre ſon nom ſans concevoir l'idée d'une femme vaine, & intriguante,& elle ſe croit retirée du monde, humble & ne ſe mélant de rien: qui ſe trompe d'elle ou du public ? Peut étre y a-t-il de l'exageration des deux côtez ; mais je croirois qu'il y en auroit plus de ſon côté?

§. Les exagerations de nôtre Vanité ſont à nôtre égard plus grandes que celles de la malignité du public. Ce n'eſt point par ce qu'on veut du mal à Bargon qu'on le trouve incommode ; c'eſt parce qu'il incommode tout le monde, & ce n'eſt que parce qu'il ne ſe connoit pas qu'il ſe croit bien venu par tout où on le fuit ; on le raille & il croit qu'on le loüe ; il s'eſt accoûtumé de

jenneſſe à ſe dire à luy-même, *Je vaux infiniment* : ſon oreille rebattüe des loüanges qu'il ſe donne, a pris l'habitude de ne plus rien entendre que loüanges.

§. La Vanité eſt plus prompte à nous faire entendre du bien de nous-même que la verité à nous en faire entendre du mal. Rien ne choque plus que de voir un homme ſe loüer ſoy-même, & il n'y en a gueres qui ne tombent dans ce dêfaut. Tout le monde ſe fait valoir du côté de ſa probité, de ſa conduite & de ſes amis, on le fait avec modeſtie quand on n'eſt pas un extravagant ; mais ſi vous voulez que l'homme qui paroit le plus modeſte, paroiſſe vain & extravagant vous n'avez qu'à le contredire.

§ Nous croyons avoir droit de nous vanter quand les autres

nous mépriſent.

Quand un homme eſt ſeul à dire du bien de luy, il en dit le plus qu'il peut. Gargon ſe loüe depuis le matin juſqu'au ſoir, peut-être y auroit-t-il des tems où il ne ſe loüeroit pas, ſi quelqu'un avoit la charité de le faire pour luy.

§. On n'évite de dire du bien de ſoy-même qu'autant qu'on eſt aſſuré que les autres nous déchargent de ce ſoin.

§. La modeſtie n'eſt dans le fond qu'une confiance par laquelle on ſe repoſe de ſes loüanges ſur autruy.

On loüe un General d'armée de ne jamais parler de ſes victoires en preſence de ceux qui en ont été les témoins, il meriteroit plus de loüanges s'il n'en parloit point à ceux qui les ignorent. Le Marêchal D. alloit aux Char-

treux aprés chaque campagne raconter tout ce qu'il y avoit fait.

Quelque modeſte que ſoit un homme, il a toujours quelque amy avec lequel il ſe dédommage de la contrainte qu'il ſouffre de n'oſer parler de ſoy, tel n'eſt en faveur auprés d'un Grand que parce qu'il le ſoulage de cette contrainte en l'écoutant ſe vanter deux ou trois heures par jour : Comme tous les hommes ſe reſſemblent ſur la bonne opinion de ſoi-mêmes ils ſe reſſemblent également ſur l'envie de parler de ſoy, il n'y a que la maniere de le faire qui y mette de la difference. Gargon ſe louë dés le commencement de la converſation, mais Feſtus ne ſe louë qu'à la fin.

§. Un Auditeur patient eſt un treſor pour un homme vain, & de tous nos Amis celuy qui nous

plaiſt davantage eſt celuy qui a le talent de nous faire parler de nous mêmes. Ce talent nous engage plus que ſes bien-faits.

§. On rougit quelquefois des ſervices qui aident à nôtre fortune, on ne rougit point de ceux qui aident à nôtre Vanité.

Rien n'eſt plus inconcevable que de voir des gens qu'on connoit à fond ſe faire valoir par des choſes qui ſont poſitivement fauſſes. Albin eſt le petit fils d'un Marchand, tout le monde le ſçait, il ſe pique de nobleſſe & ne parle que des ſervices que ſes Ancêtres ont rendu à l'Eſtat : Il a dans ſa ſale le portrait d'un Chancelier de Suede & d'un Pape qu'il dit de ſa famille, & ſa ſale ne ſeroit pas aſſez grande pour contenir les portraits de tous les gens de la Cour, qu'il dit de ſes parens.

Geronte eſt un ſi mauvais Predicateur, que jamais il n'a pû aſſembler cent auditeurs autour des chaires qu'il a mandiées, & il ne parle que du nombreux auditoire qui le ſuit. Croit-on en ſe vantant de la ſorte n'être pas connu pour ce qu'on eſt ? non, on tâche de diminuer la honte qu'on a d'être trop connu.

Quand un homme eſt inconnu on ne doit gueres attendre qu'il ſe faſſe connoître tel qu'il eſt.

J'ay trouvé dans la Province un homme qui croyant n'être connu de perſonne, ſe diſoit proche parẽt d'un Duc & Pair, & qui montroit ſouvent de ſes lettres: Je l'avois veu domeſtique de celuy dont il ſe diſoit parent, & il écrivoit luy-même les lettres qu'il diſoit qu'il en recevoit.

Combien de gens ſe font va-

loir par les nouvelles qu'ils diſent qu'on leur écrit de la Cour; on montre la lettre d'un Officier de cuiſine en diſant qu'elle eſt d'un bon endroit, & d'un homme qui approche de la perſonne du Roy.

Il n'y a rieu de moins ſincere que la Vanité: Tout petit Commis, employé dans la Province par un Fermier General, ſe dit parent de celuy qui l'employe, & il n'y a guere de Moines qui ne faſſent entendre qu'ils auroient été grands Seigneurs dans le monde.

On croiroit que ſe faire valoir ſeroit un moyen mal ſeur pour étre conſideré, & que des airs modeſtes attireroient plus de conſideration, cependant l'experience apprend le contraire; & j'ay connu en ma vie plus de cent perſonnes de qui on ne di-

ſoit de bien que celuy qu'ils en diſoient eux-mémes: Quand un homme dit hardiment qu'il a du merite ou qu'il eſt de qualité, le nombre de ceux qui le croyent ſur ſa parole eſt plus grand que de ceux qui ne le croyent pas. J'ay connu un Predicateur qui a paſſé dans tout Paris, pour un profond Theologien, parce qu'il ne faiſoit point de Sermon où il ne dit deux ou trois fois qu'il ſçavoit la Theologie à fonds.

Il y a bien des gens inſupportables à force de parler de leur qualité ou de leurs talens, mais on peut dire pourtant que les qualitez ſur leſquelles on veut ſe faire valoir ſont ordinairement celles qu'on a le moins.

§. On trouve dans la Vanité le dédommagement de ſes malheurs ou de ſes défauts, & on ſupplée à ſes mauvaiſes qualitez par

le ſoin de s'en attribuer de bonnes. Mathurin n'a jamais pû comprendre un mot de Theologie; & ſon eſprit abſolument incapable pour cette ſcience l'a fait refuſer en Sorbonne: Il eſt Curé, & il fait des Prônes, mais il n'en fait point où il ne s'efforce d'expliquer les opinions de Theologie, il ne dit pas un mot ſans citer ſaint Thomas, qu'il n'a jamais entendu. C... eſt un Predicateur pitoyable, & il a brigué la premiere chaire D.... Mademoiſelle D... eſt une vieille fille qui n'a jamais pû trouver à ſe marier, & elle ne parle que des partis qu'elle a refuſez, & ſi vous croiyez l'Abbé D.... on n'a point donné d'Evêchez depuis vingt ans qu'on ne luy ait offerts.

§. C'eſt un aveuglement de ſe faire valoir par des qualitez qu'on n'a point, mais c'en eſt un

bien plus grand de ſe faire valoir par des qualitez qu'on devroit n'avoir pas.

Damon eſt homme d'épée : il a du cœur, & a bien ſervy ; mais il a dépenſé dix mil écus pour aprendre à chanter, & Malton a mieux aimé quiter une Abbaye de vingt mille livres de rente, que ſa longue perruque.

§. Tout homme vain a toûjours quelque endroit par où il laiſſe voir le ridicule de ſa vanité.

De l'Affectation.

UN Pere a dit qu'il n'y avoit perſonne qui ne fut un peu hipocrite, & il a eu raiſon de le dire : ſi c'eſt être hipocrite de paroître different de ce qu'on eſt ; perſonne ne ſe montre jamais tel qu'il eſt, on cache toûjours quelque choſe de ce qu'on eſt, & on montre auſſi toûjours quelque choſe de ce qu'on n'eſt pas; cette hipocriſie eſt ce qui s'appelle dans le monde prudence & bonne conduite quand on s'en ſert pour établir ſa reputation ou ſa fortune.

§ Il n'y a perſonne qui ait aſſez de vertu pour ſe paſſer de toute affectation

§. On blâme les apparences affectées, & c'eſt pourtãt toûjours

par là qu'on ſe laiſſe prendre.

Il y a quelque tems que l'on parloit dans une compagnie où j'étois du petit nombre de femmes du monde qui ſont exemptes de galanterie. Madame.... qui étoit de la converſation repeta ſouvent que pour elle, Dieu mercy, elle ne ſçavoit ce que c'étoit: Un homme de la compagnie avec qui je ſortis, me dit qu'à la maniere dont cette Dame avoit parlé il jureroit que c'étoit une coquette ; & cependant elle s'eſt remariée par la ſeule reputation que ſes affectations de chaſteté luy ont donnée d'être honneſte femme.

§. On ne ſçauroit juger ſeurement qui a le plus de vertu de celuy qui l'affecte ou de celuy qui ne l'affecte pas.

§. L'affectation eſt toûjours une hipocriſie, mais c'eſt quelquefois une hipocriſie plus rafinée

de paroître n'avoir point du tout d'affectation.

§. Pour ſe donner dans le monde la reputation d'une vertu il eſt bien plus ſeur de l'affecter que de ne l'affecter pas.

Valeſius paſſe pour un Saint, Silverius pour un débauché, Valeſius affecte de parler toûjours de la vertu & Silverius ne l'affecte point.

Tout le monde ſe récrie qu'il ne faut pas ſe fier à ceux qui affectent de paroître gens de bien: c'eſt ainſi que l'on parle, mais dans la pratique on ſe fie bien plus à eux qu'aux autres.

Il ſemble que l'affectation eſt eſt ſi neceſſaire pour attirer nôtre confiance que nous ſommes les premiers à l'exiger de ceux à qui nous nous fions, nous voulons qu'ils nous aſſurent qu'ils ſont fideles, nous leur diſons aſ-

ſurez-le-moy, prometez-le-moy, jurez-le-moy ; ces juremens, ces promeſſes & ces aſſurances que nous exigeons d'eux ne ſont-ce pas des affectations de fidelité.

Tout le monde n'eſt pas capable de paroître toujours different de ce qu'on eſt ; il y en a peu dont le naturel ne ſe produiſe quelquefois & dont les vices n'éclatent de tems en tems ; quelques précaution qu'ils prennent, mais il n'y a perſonne qui ne tâche de reparer par une vertu affectée les vices qu'il n'a pas toûjours eu l'art de cacher.

L'Hiſtoire de François Premier, parle d'un Lieutenant Criminel du Chatelet, nommé Maillard ; & le Poëte Maroc a fait une fort jolie Epigramme contre luy. C'étoit un Juge inique : milfois il avoit ſauvé le coupable & puny l'innocent. Cependant pour

paroiſtre zelé & homme de bien il accuſa un fort ſçavant Prelat de ce tems-là d'avoir donné un rendez-vous de galanterie ; il voulut connoiſtre d'une affaire qui n'étoit pas de ſon reſſort, & à laquelle ce Prelat n'avoit donlieu que parce qu'il étoit fort innocent ; car l'innocence prend moins de précaution que le crime. Les Hiſtoriens diſent que ce fut par vengeance que ce mauvais Juge ſe fit calomniateur. Mais ſi l'on me demandoit mon ſentiment, je dirois qu'il ne voulut paroiſtre zelé dans une affaire qui ne le regardoit pas que pour racõmoder les friponneries qu'il commettoit tous les jours en celles dont il étoit le Juge.

§. par le ſuplice d'un ennemy innocent on couvre l'injuſtice qui ſauve un amy coupable.

Il y a des gens aſſez extrava-

gans & aſſez bizares pour vouloir quelquefois paroiſtre plus vicieux qu'ils ne ſont : mais il n'y a aucun de ces gens-là qui voulut qu'on le crût auſſi vicieux qu'il le veut paroître

Il y a des vertus & des vices ſur leſquels tout le monde conſtament eſt hipocrite, la valeur, la droiture, la liberalité, la galanterie ſont de ce nombre ; tout le monde ſe vante d'avoir du courage, & perſonne ne veut paſſer ny pour avare ny pour malhûreux auprés des femmes.

§. Ce n'eſt point le climat qui fait les gaſcons, c'eſt l'idée qu'on a de la vertu ou du vice, & pour étre gaſcon, il ſuffit d'aller à l'armée, ou de faire l'amour.

Il ſuffit méme de ſe piquer de quelque choſe, & chacun eſt aſcon dans ſon métier.

Il y a des gens qui pour mieux

faire croire quils ont la vertu qu'ils s'atribuent, avoüent de bonne foy qu'il y a des vertus qu'ils n'ont pas, mais ces vertus ne ſont jamais du méme prix. On paſſe condamnation ſur un leger vice pour s'atribuer une grande vertu, encore méme diſpute-t'on ſur la vertu dont on avoüoit qu'on ne ſe piquoit pas.

Il y a quelque tems qu'une femme dit dans une compagnie qu'elle ne ſçavoit pas joüer, mais qu'en recompenſe elle aimoit beaucoup la lecture: un moment aprés on propoſa de joüer & elle fâcha tout de bon de ce qu'on ne l'avoit pas miſe du jeu. J'en ay connû mille de ce caractere: & je ſçay un Predicateur qui ſe vante par tout de ſe mettre en peine ny des lieux où il prêche, ny du nombre de ceux qui l'entendent, & qui paſſe ſa vie

à mandier des chaires & des auditeurs.

Quand l'affectation de paroître ce qu'on n'eſt pas ſert à quelque choſe on en voit la raiſon: mais il y en a mille qui ſont hipocrites ſur tout ſans qu'on ſçache pourquoy.

Perſonne n'oblige Marius de dire ce qu'il eſt ou ce qu'il n'eſt pas, cependant il dit à tout le monde qu'il eſt liberal quoyqu'il ſoit d'une avarice ſordide.

Ce n'eſt pas ſeulement pour tromper les autres qu'on affecte de paroiſtre ce qu'on n'eſt pas, on cherche auſſi par là à ſe tromper ſoy-même. Un homme qui ſe ſent d'un vilain naturel croit diminuer la honte qu'il en a dans ſon cœur en publiant qu'il eſt liberal & genereux : Il feroit bien mieux de corriger ſon naturel que de le déguiſer. Com-

me on dit qu'il y a des gens qui à force de mentir ne mentent plus. On peut dire auſſi qu'il y en a qui à force de paroiſtre ce qu'ils ne ſont pas ſe croyent tels qu'ils paroiſſent.

Je ſuis aſſuré que Lepidus croit étre bel eſprit à force de dire par tout qu'il l'eſt, & que l'Abbê D.... croit avoir un Evêché à force de dire qu'on luy en a promis un.

Quand la Conteſſe D... a commencé à viſiter les pauvres & à entendre les ſermons elle ſçavoit bien dans ſon cœur qu'elle étoit une hipocrite, mais aujourd'huy elle ſe croit devote à force d'entendre les ſermons & de viſiter les pauvres, ſon cœur n'eſt pas mieux reglé, mais il eſt plus trompé.

De la Raillerie.

IL faut tomber d'accord qu'il y a bien plus de gens qui ont le talent de railler, qu'il n'y en a qui ont celuy d'entendre raillerie ; ainſi il faut conclure qu'il y a toûjours dans le monde quelques railleurs de trop.

Jamais une même perſonne ne poſſede au même degré le talent de railler & celuy d'entendre raillerie. On voit tous les jours au contraire qu'un homme qui raille & qui raille même avec eſprit, eſt pitoyable quand il eſt raillé.

§. Ce n'eſt pas l'eſprit qui établit un railleur dans la poſſeſſion de railler, c'eſt ou ſon rang

BIBLIOTECA N.A.7 ROMA VITTORIO EMANUELE

ou la ſageſſe de ceux qui l'écoutent.

Les railleurs ſont déraiſonnables quand ils croient avoir droit de railler de tout : mais ceux qui ſont raillez ſont encore plus déraiſonnables quand ils croyent avoir droit de n'étre raillés ſur rien.

Tout homme qui fait une ſotiſe eſt engagé d'honneur à ſouffrir qu'on le raille mai ſi la charité le luy pouvoit permettre il auroit auſſi droit de ſon côté de railler des ſottiſes des autres, & s'il luy étoit permis de ſe ſervir de ſon droit il ne ſeroit pas longtemps en reſte, il ne ſçauroit faire tant de ſotiſes qu'il n'en trouve dans les autres quelqu'une qu'il n'aura pas faite.

C'eſt le ton & la matiere de la raillerie qui la rend excuſable, mais tout le monde n'eſt pas ca-

pable de diſtinguer le ton, & eſt encore moins capable de convenir de la matiere où il eſt permis de railler.

Un homme trouve fort bon aujourd'huy qu'on le raille d'une choſe qui s'en fâchera demain. Avant de railler il faudroit prendre acte de l'humeur où ſont ceux qu'on raille dans le temps qu'on les raille.

§. On pourroit dire que dans les converſations ordinaires du monde, ceux qui parlent ne ſont pas aſſez ſerieux & que ceux qui écoutent le ſont trop, Il n'y a preſque aucune converſation où l'on ne raille, mais il n'y en a preſque aucune où il ne ſe trouve quelqu'un qui prend ſerieuſement la raillerie. Quand le Duc. D... a raillé Silverius ſur ſes airs galans, il ne pretendoit pas dire qu'il fut débauché, c'eſt pour-

tant ce qu'a conçeu le Docteur D... qui eſtoit à cette converſation.

§ Il y a des matieres ſur leſquelles tout le monde convient qu'il n'eſt jamais permis de railler.

§. Il n'y en a point où tout le monde convienne qu'il ſoit permis de le faire. On croyoit qu'il n'y avoit rien de ſi authoriſé que de railler le Comte de S... ſur la longueur de ſon nez, c'eſt cependant d'où eſt venuë la querelle qu'il a euë avec le Chevalier D...

Il y a des choſes ſur leſquelles jamais les hommes, quelque mine qu'ils faſſent n'entendront raillerie : la naiſſance, l'eſprit, la reputation & la galanterie ſont de ce nombre ; & je ne puis comprendre comment Lentulus paſſe pour un homme poli, luy qui raille

raille continuellement Timon, ſur la mauvaiſe conduite de ſa femme ; bon, me dira-t-on, & Timon en raille le premier : quand cela ſeroit, ce n'eſt pas à dire qu'il fut permis à d'autres d'en railler. Quand un mary raille de ce qui le deshonnore, c'eſt une raillerie forcée, Il parle le premier, parce qu'il voit bien qu'on ne ſe tiendra pas de parler, mais il ſçait toûjours mauvais gré à ceux qui l'obligent de railler le premier, & encore plus à ceux qui raillent aprés luy. C'eſt un pretexte qui n'autoriſe point les railleurs, de dire qu'un homme entend raillerie, quand la matiere eſt de conſequence.

J'ay connû un homme qu'on railloit librement ſur les friponneries qu"l faiſoit dans ſon employ ; jamais il ne s'en fachoit. Celuy qui entend raillerie quand

on l'appelle fripon eſt encore plus fou que celuy qui le raille.

Il y a de la difference entre entendre raillerie & ſouffrir la raillerie. Un veritable Chrétien ſouffre & pardonne la raillerie de quelque nature qu'elle ſoit, parce que ſa religion l'oblige de pardonner & d'être patient, mais on ne dira pas pour cela qu'il entend raillerie. Entendre raillerie c'eſt aider à la raillerie & l'animer, & c'eſt ce que ne fait jamais un veritable Chrêtien ; on pourroit dire que perſonne n'entend moins raillerie que celuy qui la ſouffre & qui la pardonne, parce que rien ne confond & ne deſarme plus les railleurs.

Railler eſt un droit que tous les Grands croyent inſeparables de leur rang, & parmy les ſervivices qu'ils exigent des domeſtiques qu'ils prennent à leurs ga-

ges. Il y a un ſervice qu'ils ne payẽt jamais & qui va ſur le tout, c'eſt que leurs domeſtiques doivent ſervir de ſujets à leurs railleries : Quel eſt le maiſtre qui ne raille pas ſon valet, ce n'eſt pas la moindre partie de la ſervitude de ceux qui ſervent d'être obligez de ſouffrir la raillerie de leur maiſtre ſans oſer leur repartir.

Il y a des gens qu'on ſouffre dans des maiſons de qualité qui y ſont bien venus, qui y mangent, qui ſont de toutes les parties, & de toutes les promenades; mais qu'on ne ſouffre que parce qu'ils ſont le ſujet de toutes ſortes de railleries.

§. Celuy qui ne tient aux grands Seigneurs que parlà ne les aimera jamais & ne s'en fera jamais aimer.

Il eſt ſi difficile qu'un Prince

raille ſans offenſer, que le premier ſoin d'un Prince doit étre de ne railler jamais; & s'il y avoit un Roy dans le monde qui n'eut jamais raillé je luy donnerois par ce ſeul endroit, le nom de Grand.

Il y en a qui croient que la raillerie n'eſt bonne que quand elle eſt piquante, & tous les jours on repete avec éloge de bons mots qui ne ſont dans le fond, que de piquantes injures. Un homme qui par un bon mot accable ſon homme ne merite gueres plus de loüanges que celuy qui le tuë d'un coup de piſtolet. Et je ne ſçay pourquoy les mémes perſonnes qui auroient horreur d'un homme qui manieroit adroitement le piſtolet ou le poignard, applaudiſſent à un Poëte qui place adroitement dans ſes ouvrages des *mots aſſaſſins* & *des rimes meurtrieres*.

Plus la raillerie eſt fine, plus elle eſt piquante, & celuy qui raille finement ſon homme fait plus de mal que celuy qui luy dit des injures.

§. Il ſemble que la Iuſtice établie dans le monde pour punir les injures ne s'attache qu'à punir les paroles. On condamne un homme qui en a appellé un autre *fripon* : on ne condamne point celuy qui luy a dit la meme choſe ſous un terme plus honnéte.

Une Dame médiſante & railleuſe n'eſt differente d'une *harangere* que parce qu'elle ſçait mieux parler : l'une & l'autre penſe de même.

Quelque ſpirituel & quelque poli qu'on ſoit, quand on commence à ſe dire les uns les autres des railleries piquantes, on court riſque de finir en ſtile de *harangere*, & rien ne marque mieux

qu'on a penſé comme elles d'abord, que de voir qu'on parle à la fin comme elles.

Il y a des gens prompts ſur la repartie, & qui en font ſans y étre préparez de tres-ingenieuſes: Quand ces ſortes de reparties ſont offençantes on ne les pardonne que parce qu'on ſuppoſe qu'elles ont échapé : mais on ne doit plus les pardonner quand on ſe plaît à les redire.

§. Un homme qui prepare une repartie en cas qu'on le raille, a encore plus d'eſprit que celuy qui prepare la raillerie qu'il veut faire.

La plûpart des reparties viennent trop tard, mais tout le monde veut faire croire qu'elles ſont venuës aſſez-tôt. C'eſt pour cela qu'on ſe plait à raconter les querelles qu'on a euës, pour avoir lieu de dire des reparties qu'on n'a pas faites.

§. La patience n'eſt ſouvent que l'effet de la ſurpriſe & du peu de vivacité. Je ne croy pas qu'il y ait au monde deux hommes aſſez maîtres de ſoy pour retenir dans un differend une repartie ingenieuſe. Tous ceux qui ſe vantent de les avoir retenuës, ne les ont trouvées qu'aprés coup.

Une femme, maltraita fort il y a quelque tems un homme de qualité en ma preſence; elle en fit pluſieurs railleries ſanglantes, & elle luy dit entre autres injures, *qu'il avoit une épée qu'il n'avoit jamais tirée du fourreau.* Cet homme ne dit pas un mot, & j'avouë que je l'eſtimay infiniment de la moderation qu'il avoit gardée. Il ſortit, & je le croiois bien loin quand je le vis rentrer bruſquement, & s'adreſſant à celle qui l'avoit raillée, *ne diſiez-vous pas*,

Madame, luy dit-il, *que je n'avois jamais tiré mon épée, vous avez raiſon*, ajoûta-t'il, car *c'eſt une épée que j'ay depuis trois jours achetée de vôtre frére, elle eſt ſi rouillée qu'il n'y a homme au monde qui la puiſſe tirer du fourreau*; Il ſortit en diſant ces paroles avec un air content; Il eſt difficile de ne pas rentrer dans la chambre quand on trouve la repartie ſur le degré. L'Abbé Sinon ayant été raillé de tout le monde, dans une Ville où il avoit un procez; en ſortit ſans dire mot, & envoya par la poſte une reponſe à tous ceux qui l'avoient raillé.

Souvent un homme décrie ſon cœur par les mémes choſes qui font valoir ſon eſprit; on ſe réjoüit d'un railleur, mais on ne l'aime jamais; & tôt ou tard il eſt mauvais marchand de ſes railleries. On a veu au ſiécle paſſé

une guerre ſanglante, allumée par un mot de raillerie; & ſi on ſçavoit les ſecrets du cabinet on en trouveroit dans tous les ſiecles qui n'ont point eu d'autre fondement. La charge de .... qui étoit depuis deux ſiecles dans la famille des .... n'en eſt ſortie que parce qu'aprés avoir paſſé par vingt Magiſtrats ſerieux, elle etoit enfin tombée ſur un Magiſtrat railleur : un mot qui luy a échapé luy a fait perdre cinquante mil livres de tente.

C'eſt un ſterile talent que celuy de la raillerie: il ne faut compter quand on a ce talent, ny ſur avoir des amis ny ſur faire ſa fortune.

De l'Envie.

ON pourroit preſque dire que l'envie ſert plus aux ſots qu'aux honneſtes gens, elle ſert aux honneſtes gens pour augmenter le merite qu'ils ont, mais elle ſert aux ſots pour s'attribuer le merite qu'ils n'ont pas.

§. L'envie eſt la reſſource & la conſolation des ſots dans leurs malheurs.

§. Un ſot qui ne peut être eſtimé comme un honneſte homme tâche au moins de faire croire qu'il eſt malheureux comme luy. On ne s'eſt point aviſé d'avoir de l'envie pour Gargon : s'il eſt mépriſé dans le monde c'eſt qu'il eſt mépriſable ; tout eſt petit

en luy, cependant ſi vous l'écoutez il auroit été le premier homme du monde s'il n'avoit point eu d'envieux.

§. Un ſot qui eſt malheureux trouve en cela une preuve de merite que n'a point un ſot qui eſt heureux.

Quãd on ne trouve point d'aprobateurs dans le monde on tâche de faire croire qu'on y a des ennemis ; je ſçay un Auteur qui ayant fait un mauvais Ouvrage donna de l'argent pour faire écrire contre luy.

§. C'eſt le dernier demuëment du merite d'être obligé d'acheter des envieux, on les trouve par tout qui ſe donnent pour rien.

Il n'y a rien ny au deſſus, ny au deſſous de l'envie, elle s'attache à ce qui eſt le plus élevé & le plus bas ; on a de l'envie pour les grands, mais les grands n'en

ont pas moins pour les petits. Philarque a fait pitié quand il a paru jaloux de la reputation de Balzac, mais Balzac en a fait davantage quand il a paru jaloux de la réputation de Philarque.

Si un homme pouvoit croire de bonne foy, quand il eſt élevé qu'il ne doit ſon élevation qu'à ſon merite, il n'auroit point d'envie pour ceux qui ſont au deſſous de luy, mais ce qui cauſe ſon envie, c'eſt le témoignage qu'il ſe rend à luy-méme d'être un peu redevable de ſon élevation à la faveur ou à la brigue, il craint que d'autres ne trouvent le chemin par où il s'eſt élevé. Le P. ne devint il y a quarante ans grand Predicateur, que par cabale. Il ſembloit qu'il n'avoit plus rien à craindre, tant ſa reputation étoit bien établie; mais il trembla pourtant toûjours quand

il entendit eſtimer d'autres Predicateurs, il craignoit qu'on ne fit pour d'autres ce qu'on avoit fait pour luy ; ſi ſon merite ſeul l'eut élevé, il auroit eu plus de confiance ; on ne ſe forme pas du merite comme on ſe forme une cabale.

Dans quelque dégré d'élevation que ſoit un homme, il trouvera toûjours quelque choſe au deſſus de luy capable d'exciter ſon envie ; s'il n'y avoit rien d'effectif, il ſe l'imagineroit. Alexandre au plus haut point de ſa gloire fut jaloux de la réputation de Parmenion ; dequoy les Grands ne ſont-ils point capables d'avoir de l'envie, puiſqu'ils ſont envieux du bien méme qu'ils font.

§. C'eſt moins l'avarice ou la politique qui rend les Grands ſi difficiles à accorder des graces que l'envie ; ils veulent être ſeuls

heureux & conſiderez, & tout ce qui peut faire le bonheur & la conſideration des autres leur coûte à donner.

Il y a dans nous un fond caché d'envie dont on ne ſçauroit preſque rendre raiſon; mais il y a peu d'hommes qui prennent plaiſir aux loüanges qu'on donne à un autre: on envie dans le prochain juſqu'au merite dont on a beſoin. Un Prince qui aſpire au titre de Conquerant a beſoin d'avoir dans ſon armée de braves Soldats, & des Officiers habiles, & j'ay lû que Charles-Quint ne pouvoit entendre ſans dépit qu'un Officier ou un Soldat fût diſtingué.

La marque certaine qu'un Prince a du merite; c'eſt quand on luy voit emploier & recompenſer le merite; les Princes mediocres ne donnent leur faveur &

les emplois de l'état qu'aux gens mediocres. Alexandre le Grand avoit de la peine à employer Parmenion, Loüis le Grand n'en a point eu à employer & Mr le Prince, & Mr de Turenne.

Il n'y a point de paſſion qu'on veuille cacher avec plus de ſoin que l'envie; mais il n'y en a point qu'on cache moins, on ſe tuë de dire qu'on n'a point d'envie quand l'air & les yeux diſent qu'on en eſt rongé; il ne faut pas être fort habile pour reconnoître qu'une belle femme eſt deconcertée quand on loüe en ſa preſence la beauté d'une autre; c'eſt beaucoup faire que de reduire l'envie qu'on a dans le cœur à ne s'expliquer que par les yeux: Il y en a qui ne pouvant ſe tenir de parler contre ceux dont ils ſont envieux, croient que leur envie eſt bien cachée quand ils

diſent que ce n'eſt point l'envie qui les fait parler. *Il faut tomber d'accord*, me diſoit Lucie l'autre jour, qu'*Emilie eſt une ſotte femme ; on ne peut pas*, ajoûta-t'elle, *m'accuſer d'en parler par envie*, puiſqu'*elle n'a rien de bon qu'on puiſſe luy envier*

Quand on n'a point d'envie, on ne prend point de précaution pour faire croire qu'on n'en a point. On ne parle point des gens qu'on mépriſe, & quelque vice qu'ait un homme on ne s'amuſeroit point à le décrier s'il n'avoit aſſez de merite pour exciter nôtre envie.

On réuſſit mieux à ſe cacher l'envie à ſoy-méme qu'à la cacher aux autres: Il n'y a perſonne en qui on ne découvre quelque envie ſecrete pour le prochain : mais il y en a beaucoup qui jureroient qu'ils n'ont de l'envie

pour perſonne; parce que cette paſſion eſt baſſe & honteuſe. On s'accoutume à croire qu'on ne la ſent point, on attribuë à d'autres paſſions ce qui ne vient que de l'envie, & ſouvent on l'attribuë à la vertu méme. Demandez aux gens d'un certain party pourquoy ils décrient ceux qui ſont d'un autre party, juſqu'à ne pouvoir méme lire leurs Ouvrages. Ils diront que c'eſt par le zele de la Religion, & l'amour de la verité,& peut-étre le penſent-ils comme ils le diſent.

§. Il eſt difficile de deméler dans ſon cœur une paſſion toûjours traverſtie, & il eſt encore plus difficile de s'en corriger quand on ne la reconnoit pas.

§. Le zele eſt languiſſant dans le commun des hommes, quand l'envie ne le reveille pas. Tous les jours, les hommes attribuent

à la charité & au zele des établiſſemens & des reformes qui ſont devant Dieu des effets de l'envie.

C'eſt une choſe chimerique, & qui ne ſe trouve qu'en idée de voir deux perſonnes qui s'aiment aſſez pour n'avoir point d'envie l'une pour l'autre, mais ce qui eſt réel, c'eſt qu'il n'y a point d'amy qui veüille que ſon amy ait plus de merite que luy. On convient que deux perſonnes d'un merite inêgal peuvent s'aimer, mais chacun voudroit étre celuy des deux qui a le plus de merite.

Quelque forte que ſoit une amitié, il y a toûjours une ſemence de diviſion dans l'envie, que chacun à dans ſon cœur, le degoût ou la legereté naturelle refroidiſſent les amitiez, mais c'eſt l'envie qui les rompt.

Il y a mille pratiques de devotion pour corriger les hommes des autres paſſions, je n'en ay point encore vû pour les corriger de l'envie, c'eſt une belle matiere à propoſer à un homme qui voudroit faire un ouvrage de pieté ; mais cet Ouvrage ne ſeroit gueres debité, s'il n'étoit acheté que de ceux qui ſe croient envieux. Il faudroit que la premiere partie du livre fuſt employée à perſuader aux hommes qu'ils ont tous de l'envie ; mais je ne ſçay ſi on pourroit les en convaincre : c'eſt peut-étre parce qu'on ne penſe point à donner des remedes contre l'envie qu'on ne peut remedier au déreglement des hommes ; il n'y a gueres de déſordres dont on ne les pûſt corriger ſi on avoit pû les corriger de l'envie.

Tout le monde a de l'envie,

parce que tout le monde a de l'amour propre, la méme paſſion qui nous fait dire à nous-mêmes que nous valons mieux que les autres nous fait ſouffrir avec peine ceux qui valent mieux que nous, toute nôtre occupation eſt de rabaiſſer le prochain; parce que nous croyons que ce qui le rabaiſſe nous éleve, c'eſt ce qui nous fait trouver tant de plaiſir à en entendre parler, & ce qui nous donne tant de penchant à en parler mal.

Tout homme qui s'éleve au deſſus des autres eſt un objet d'envie pour tout le monde; & tout le monde eſt attentif à profiter de tout ce qui peut le rabaiſſer; la bizarrerie des hommes va juſqu'à conſentir & contribuer à l'élevation d'un merite mediocre, pourvû qu'elle ſerve à rabaiſſer un grand

merite. C.. a été ſans contredit le premier homme de ſon ſiecle dans ſon genre ; & on trouve par tout des comparaiſons de ce grand homme avec tous ceux qui ſont venus aprés luy, ceux qui font ces comparaiſons cherchent plus à abbaiſſer C... qu'à élever ceux qu'on luy compare.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait de la jalouſie d'une perſonne qui poſſede un bien où nous aſpirons; mais il eſt ſurprenant que nous en ayons pour des perſonnes qui poſſedent même un bien où nous n'avons point envie d'aſpirer; jamais Clitandre n'a fait de vers, & il n'en fera jamais : cependant il ne pouvoit ſouffrir qu'on loüât Corneille; Trebas eſt un homme de Robbe, & il étoit jaloux de la gloire de Mr de Turenne ; tout ce qui s'appelle gloire de quelque nature qu'il ſoit eſt la matiere

de nôtre jalouſie. Non ſeulement nous ne voulons pas que les autres ſoient heureux comme nous le ſommes, mais nous ne voulons pas qu'ils le ſoient de quelque maniere qu'ils le ſoient. Turbile a un veritable chagrin quand on luy dit qu'il y a de bons ménages, & des amitiez fideles. Il ne s'aplique qu'à mettre la diviſion parmy les menages & les amis : Il ſe fait une application particuliere de connoître tout le monde pour troubler tout le monde, il y en a bien qui luy reſſemblent.

Si les hommes deſiroient en toutes les choſes qui excitent leur envie ce qu'elles ont de meilleur, l'envie deviendroit une genereuſe émulation, mais elle eſt une paſſion honteuſe, parce qu'on deſire toûjours ce qu'il y a de moins bon. Il n'ya point de Pré-

lat, de Religieux, ou de Prêtre dans le Royaume qui ne voulut être Confeſſeur du Roy; mais je ne ſçay ſi tout le monde voudroit être le P. de la C... On regarde le credit qu'il a dans ce poſte, on ne regarde point la vertu par laquelle il s'eſt donné ce credit; le Confeſſeur du Roy eſt un homme qui gouverne la conſcience d'un Monarque puiſſant, & qui a plus de pouvoir que perſonne dans la diſtribution des benefices. Voilà ce qu'on voudroit étre. Le P. de la C. eſt un Religieux qui au milieu de ſon credit eſt, modeſte, humble & extrememement regulier à remplir tous les devoirs de ſa profeſſion; ce n'eſt pas là ce qu'on cherche quand on envie ſa place: cependant l'un vaut bien mieux que l'autre, & le P. de la C. à mon ſens eſt bien au deſſus du Confeſſeur du Roy.

Il y a de la difference entre l'envie & la jalouſie, l'envie eſt un chagrin de n'avoir pas un bien que d'autres poſſedent, la jalouſie eſt ou le dépit de voir poſſeder par d'autres ce que nous poſſedons, ou la crainte qu'ils ne viennent à le poſſeder.

§. La poſſeſſion d'un bien augmente plus la jalouſie que ſa privation. Aronce étoit un peu jaloux avant ſon mariage, mais il l'eſt devenu juſqu'à la fureur depuis qu'il eſt marié.

§. Les mariages où il y a ordinairement plus de jalouſie ſont ceux où l'amour a eu plus de part ce qui rend un amant heureux le rend jaloux, ce qu'on fait pour luy, luy apprend ce qu'on peut faire pour d'autres, & un homme qui a trouvé une femme foible pour luy, la croit aiſement foible pour tout le monde.

§. La

§. La poſſeſſion n'éteint pas toûjours l'amour ; mais elle l'inquiete & l'embaraſſe toûjours.

§. Un mary ou un amant jaloux a moins d'amour que de défiance pour ſa maîtreſſe, ou pour ſa femme ; mais il marque encore plus qu'il s'aime mieux qu'elle & qu'il s'en défie moins que de luy.

§. Eſtre jaloux, c'eſt faire injure à deux perſonnes, & faire honneur à une ; c'eſt faire injure & à ſoy-même & à ſa maîtreſſe, & faire honneur à ſon rival.

L'amitié n'eſt pas moins ſujete à la jalouſie que l'amour, plus l'amitié ſemble reglée, plus il ſemble qu'on ait droit de la pretendre ſeul ; quelle femme ou quelle maîtreſſe eſt auſſi jalouſe de ſon amant ou de ſon mary qu'une devote l'eſt quelquefois de ſon Directeur.

On demande de quelle nature eſt la jalouſie d'une devote, on répond qu'elle eſt de la nature de toutes les autres; c'eſt le même principe qui oblige Emilie de défédre à Daphnis de voir Lucie, & qui a obligé la Preſid. D . . .d'empêcher que le P . . . ne confeſsât la Marquiſe de . . . . . s'il y a de la difference, c'eſt que la jalouſie de celle-cy eſt plus forte que celle de l'autre.

§. Quand les paſſions ſont dépoüillées des dehors qui en font voir le déreglement elles ſont plus vives, & on ſe livre à elles quand on croit n'en devoir pas faire ſcrupule.

De l'Intereſt.

IL y a long-tems qu'on l'a dit, que tout cedoit à l'interêt, que c'étoit le premier lié des amitiez & le premier mobile qui fait agir les hommes, on a pû faire cette reflexion dés le tems qu'il y a eu des hommes, & on la pourra faire tant qu'il y en aura.

Il eſt ſurprenant qu'il n'y ait eu perſonne dont la conduite & les ſentimens n'ait contribué dans tous les ſiecles à établir l'Empire de l'intereſt, & qu'il n'y ait perſonne qui ne rougiſſe de paroître intereſſé.

Si nous examinions bien la maniere dont nous jugeons des choſes, nous ne trouverions point

du tout mauvais qu'un homme fût intereſſé ; nous diſons qu'il eſt honteux de s'attacher aux hommes à cauſe du bien qu'ils peuvent nous faire, & cependant ce n'eſt que pour cela que nous nous y attachons.

Nous diſons qu'il ne faut chercher que le merite ; & nous ne trouvons de merite qu'en ceux qui nous ſont utiles ; Nous vantons la probité, la juſtice, la droiture ; mais toutes les vertus enſemble ont moins de pouvoir pour fixer nos attachemens que l'intereſt. Ce n'eſt point une exageration , quelque deſintereſſé que ſoit un homme, quelque adorateur qu'il ſoit de la pure vertu, il dementira toûjours dans l'occaſion & ſon deſintereſſement, & l'amour qu'il a pour la vertu.

Timante, à une paſſion veritable pour Emilie ; c'eſt le plus

honnête homme du monde, & qui donneroit ſa vie pour elle : mais il n'a point de bien ; il va à pied, & il a ſouvent beſoin qu'on luy préte de l'argent. Emilie, avouë qu'il merite d'étre aimé, mais elle ne l'aime point, & ne s'étudie point à luy plaire. Argirion eſt un brutal ſans eſprit ; mais il vient voir Emilie en caroſſe : dés qu'elle entend le bruit de ſon caroſſe elle quitte Timante, & va ſe regarder trente fois dans le miroir : on prepare un fauteuïl, & Timante paſſe dans l'antichambre. Emilie eſt pourtant une honnête femme : Mais la richeſſe & l'eclat ne ſert pas moins à l'amour honneſte qu'à l'autre.

La Comteſſe de B... a plus de de merite que femme de France; elle s'eſt miſe de bonne foy dans la devotion depuis la decadence

de ſes affaires : elle a été chercher un Directeur aux..... elle s'eſt adreſſé au P.de... qui eſt un ſi honneſte homme & ſi homme de bien, mais elle n'a pû encore voir ſon Directeur chez elle, parce qu'elle n'a point de caroſſe à luy envoier. Il va quatre fois la ſemaine chez la Marquiſe D... qui a & des caroſſes & du bien ; A peine la Comteſſe pauvre peut elle attraper en un mois une direction tranquille. Cependant ſon Directeur eſt homme de bien : mais quelque homme de bien que ſoit un Directeur il a de la peine à ne pas aller ou un caroſſe le meine.

Je ſuis moins ſurpris que les hommes en uſent ainſi, que de les voir proteſter que ce n'eſt point l'intereſt qui les gouverne.

Il eſt neceſſaire d'avoir du bien, on ne peu pas s'en paſſer pour vi-

vre ; il eſt neceſſaire d'en avoir pour faire même valoir toute ſa vertu obſcurcie dans la pauvreté. Il eſt neceſſaire quelquesfois d'avoir un caroſſe, on ne peut pas toûjours aller à pied; pourquoi donc a-t'on de la peine à avouër qu'on prefere ceux qui ont du bien & des caroſſes, à ceux qui n'en ont pas.

Ce qui fait qu'on a honte d'avouër cet intereſt, c'eſt qu'on eſt perſuadé qu'on ne peut le renfermer dans des bornes raiſonnables.

§. On ne veut pas paroitre aimer les gens riches, de peur qu'on ne vous accuſe d'aimer les richeſſes.

§. On peut être aſſez homme de bien pour ne pas aimer les richeſſes en ſa perſonne, , mais il eſt rare qu'on le ſoit aſſez pour ne pas les aimer dans ſes amis ; Antoine s'étoit dépoüillé de ſon

bien ; il n'avoit qu'une méchante ſoutane percée par le coude, & il gardoit exactement la pauvreté dont il avoit fait vœu ; mais il étoit toûjours chez les Grands : il mangeoit à leur table, & paſſoit la belle ſaiſon dans les plus belles maiſons de campagne qui ſoient autour de Paris.

Pauline eſt une fort bonne Religieuſe, qui obſerve exactement ſa regle, elle couche ſur la dure, & n'a jamais touché un ſol; mais quels mouvemens ne s'eſt-elle point donnés pour faire entrer ſon frere dans les Fermes generales ; c'eſt-elle qui luy a ménagé des amis ; & la premiere lettre de complimens qu'il a receuë ſur ſon élevation a été celle de ſa ſœur la Religieuſe.

Le plus honneſte déguiſement de l'intereſt c'eſt de ne paroître

intereſſé que pour les autres. Polycarpe eſt un Religieux d'un Ordre fort auſtere, qui ne s'eſt jamais rien approprié, mais il paſſe ſa vie à mandier des Fondations. Il a fait bâtir la Sacriſtie & un grand corps de logis dans ſon Convent. Il a les benedictions de tout l'Ordre; & jamais homme n'a paru moins intereſſé. C'eſt comme ſi un pere qui prend par où il peut pour enrichir ſes enfans, paſſoit pour n'avoir point d'intereſt.

§. Il n'y a aucun homme au monde qui prête ou qui donne ſans intereſt; L'intereſt qu'on cherche toûjours c'eſt la gloire d'avoit donné, ce n'eſt point le beſoin de ceux à qui on donne qui détermine à donner, c'eſt le talent qu'ils ont de publier les bien-faits. Je ſçay un homme de qualité qui a donné une fois qua-

tre cens piſtoles à un Gentilhomme qui parle beaucoup, & qui a refuſé d'acquiter un billet de dix piſtoles, qu'il avoit donné à un homme qui parle peu. Tous les Grands ſont prodigues pour les dépences d'éclat, & avares pour celles qui n'éclatent point. On a veu .... aſſigné au Châtelet pour dix écus, en même tems qu'il donnoit un repas de dix mil francs.

§. Il y a plus d'intereſt à prodiguer de grandes dépenſes qu'à en épargner de petites, & perſonne n'eſt plus ſordidement intereſſé qu'un grand Seigneur, qui ne paye ny ſon boulanger ny ſon charon.

Aprés les Fermes du Roy, l'endroit où l'intereſt domine le plus c'eſt le jeu; c'eſt le ſeul endroit où les vices inſeparables de l'intereſt ſont durs & brutaux: mais

on blâme leur dureté & leur brutalité, on la ſouffre & on la pardonne dans le jeu : un homme ſe fache, s'emporte, déchire les cartes, accuſe ſon prochain de mauvaiſe foy, diſpute, s'opiniâtre, querelle ſans conſequence quand il jouë. Il n'y a point de teſte aſſez forte pour ſouſtenir un jeu de profeſſion, ſi l'intereſt ne la fortiffioit.

§. Un homme qui ne trouve de plaiſir que dans les jeux de hazard marque honneſtement qu'il ne trouve du plaiſir qu'à ſon intereſt.

Je ſçay qu'il y a des hommes plus avares que les autres, parce que l'avarice eſt quelquefois une paſſion naturelle où la reflexion n'a point de part, mais je ne ſçay s'il y a des hommes plus ou moins intereſſez, je croy qu'ils le ſeroient autant l'un que l'autre.

s'ils ſe trouvoient dans les mêmes circonſtance ; tout le monde ſent également & le plaiſir de poſſeder & la crainte de manquer. Ce qui fait dire que les uns ſont moins intereſſez que les autres, n'eſt pas la difference des ſentimens, c'eſt la difference de la conduite.

§. On demande quel eſt de tous les biens humains, le plus grand ; tout le monde croit dans ſon cœur que c'eſt l'argent, & je m'étonne que tout le monde ne le diſe pas.

Un grand Seigneur ou un homme riche a un moyen ſeur de venir à bout de tout ce qu'il veut : il n'y a qu'une choſe que les richeſſes ne ſçauroient luy donner, c'eſt le cœur de ſes amis. Pour goûter le plaiſir de l'amitié il ne faut être ny riche ny grand Seigneur ; on ne s'attache gue-

res à la perſonne d'un homme à qui l'intereſt eſt capable de nous attacher, & quelque précaution qu'on prenne, le rang & le pouvoir d'un grand Seigneur, nous fait faire plus de chemin que ſon merite ; le rang a toûjours nos premiers hommages, le merite n'a que les ſeconds, & nous ne regardons dans un homme ce qu'il eſt digne qu'on faſſe pour luy qu'aprés qu'on a regardé ce qu'il peut faire pour nous.

Le moyen ſeur pour être aimé d'un Grand, qui a un peu de délicateſſe, c'eſt de luy perſuader qu'on ne l'aime point pour ſon rang. Et je ne ſuis pas étonné que Laurea au ſiecle paſſé fut préférée par un Duc de Savoye, à tout ce qu'il y avoit de plus belles femmes à ſa Cour ; elle ſe fit aimer de ce Prince en diſant qu'elle auroit ſouhaité pour l'aimer

qu'il n'eût été que ſimple Gentilhomme ; Ce ſentiment luy fit plaiſir, parce qu'il avoit le cœur delicat : mais aprés tout je ne ſçay ſi Laurea parloit de bonne foy. Il n'en coûte rien pour ſouhaiter qu'un Prince qu'on aime ne ſoit que Gentilhomme, quand on eſt bien ſeur qu'il ſera toujours un grand Prince. Si le Prince qu'on voudroit qu'il ne fut que ſimple Gentilhomme pour l'aimer, devenoit ſimple Gentilhomme, on ſouhaiteroit bientôt qu'il redevint Prince ; ce dernier ſouhait ſeroit plus ſincere que l'autre.

Quoi que tout le monde veuille être conſideré pour ſon merite & ſa perſonne. On peut dire à examiner la conduite des hom- qu'ils ne veulen ſe faire conſiderer que par leur rang. On a tous les jours des procez, parce

qu'on ne rend pas ce qu'on doit à nôtre qualité; & que diſent plus ſouvent les Grands quands ils ſont mal ſatisfaits de quelqu'un? Je leur apprendray diſent-ils, ce qu'ils doivent à un homme de ma qualité. Pourquoi, pourroit-on leur répondre, voulez-vous qu'on vous conſidere pour vous même quand on ne vous entend parler que de vôtre qualité? Je ſçay un homme qui s'eſt fâché contre un de ſes amis, parce que cet ami luy diſoit que ce n'étoit point par intereſt qu'il s'attachoit à luy: hé! quoy donc, reprit-il, en colere, croiez-vous que vous puiſſiez vous paſſer de moy, ou que je n'aye pas aſſez de pouvoir pour vous ſervir.

§. Tous les hommes ſont bizarres, mais les Grands & ceux qui ont du pouvoir le ſont plus que les autres.

Je n'ay pû toutes les fois que je me ſuis trouvé, ou chez des Intendans, ou chez des Gouverneurs de Province, m'empêcher de faire une reflexion ſur la cour qu'on leur faiſoit. Il n'y en a pas un ſeul, me diſois-je à moy-même, de tous ces gens-là qui honore Monſieur tel, on n'honore que le Gouverneur, ou l'Intendant : à peine connoit-on le nom de celuy qu'on honore ſous ces qualitez : & comment connoitroit-on ſon merite, quand on connoit à peine ſon nom.

§. Jamais je ne me ſuis mieux conſolé de n'être rien que quand j'ay veu honorer ceux qui étoient quelque choſe; ſi un homme n'étoit rien & ne pouvoit jamais être que rien, & ſi cet homme-là étoit aimé & honoré, il gouteroit un plaiſir que jamais perſonne n'a gouté dans ce monde, par-

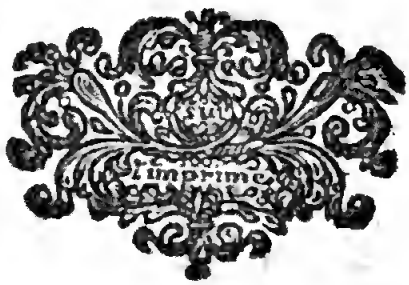
ce qu'il n'y a perſonne qui ſoit abſolument rien.

Il y a dans le fond plus de vanité à vouloir qu'on honore ſa perſonne qu'à demander qu'on honore ſon rang ; mais je n'appelleray pourtant pas humbles ceux qui ſont jaloux de l'honneur qu'on doit à leur qualité. Et Mr le Gouverneur .... qui a toujours des procez contre la Nobleſſe de ſa Province, à beau dire qu'il ne défend que l'honneur de ſon Gouvernement, je croiray toujque Mr tel a un peu de part aux querelles du Gouverneur.

On peut conclure qu'être jaloux de l'honneur dû à ſa qualité, & eſtre jaloux de l'honneur dû à ſa perſonne, n'eſt dans le fonds que la méme choſe. On deffend les droits de ſon rang, parce qu'on croit le meriter.

§. On ne ſepare le rang de la

perſonne que pour fournir un langage plus honneſte à la vanité. La vanité s'exprimeroit groſſierement ſi un homme diſoit je veux qu'on honore ma perſonne; elle parle bien mieux, quand on dit, ce n'eſt point moy que je veux qu'on honore, mais la qualité dont il a plu à Dieu de me reveſtir.



Des Amis.

IE connois plus de vingt perſonnes qui ſe diſent amis de tout le monde, & que tout le mõde eſt de leurs amis, je n'en connois qu'un à qui un Medecin conſeillant de voir ſes amis pour ſe divertir, il répondit, *mes amis*, Monſieur, *je n'en ay point.*

Souvent en ſe diſant ami d'une perſonne, on conte ſans ſon hôte. Nous mettons au rang de nos amis un homme qui ne ſe met luy qu'au nombre de nos connoiſſances.

Pour ſe croire amis, il faut que chacun ſe declare, vous dites que je ſuis vôtre ami, attendez du moins que je vous en aſſu-

re:il y en a qui vont ſi viſte à conclure qu'on eſt de leurs amis, qu'il n'y a point d'autre moyen de les deſabuſer que de leur dire nettement qu'on n'en eſt pas, mais il y en a peu qui veuillent parler ſi nettement, on aime mieux les laiſſer ſe trómper.

Avant de vous plaindre que vôtre amy vous a manqué, vous deviez étre aſſuré qu'il étoit vôtre amy; peut-être eſt-ce contre ſon intention que vous l'avez compté de vos amis. Je ſuis aſſuré que quand un homme ſe plaint que ſes amis luy ont manqué, il y en a la moitié de ceux dont il ſe plaint qui ne ſçavoient pas ſeulement qu'ils fuſſent de ſes amis.

Je trouvay un jour dans une voiture publique un homme d'aſſez bonne compagnie, & je m'en acommoday fort pendant le vo-

yage. Je fus ſurpris que cet homme que je n'avois connû que là, me vint rendre à Paris des viſites aſſiduës ; il commença d'abord par me recommander un procez ; enſuite il voulut m'emprunter de l'argent. Par tout où il alloit il ſe diſoit mon intime amy, à peine ſçavois-je ſon nom. Je ſuis ſeur que quand il s'aperçût que ſes viſites m'embaraſſoient, il s'écria ô l'*infidele amy*.

Je trouvay une fois un bon Preſtre à l'Hôpital ; je l'avois veu Vicaire dans le Dioceſe de C... je luy demanday comment il étoit tombé dans cette miſere, il me répondit en ſoûpirant que c'étoit par l'ingratitude d'un de ſes amis; c'eſt ainſi qu'il appelloit l'Evêque qui l'avoit chaſſé de ſon Dioceſe.

On ſçait le conte de la Béjard qui ne ſe pouvoit, diſoit-elle,

conſoler de la perte de deux de ſes amis, l'un étoit gros René & l'autre Mr. le Cardinal de Richelieu.

§. On ne ſe doit pas étonner qu'un homme qu'on fait ſi aiſément ſon amy ſe defaſſe aiſément de cette qualité.

Entre les preſomptueux, les ſimples & étourdis, il ne faut point de titres pour prendre ou pour donner la qualité d'amy; mais il y en parmy les gens de bons ſens; ils ne confondent jamais celuy qu'on doit appeller amy avec celuy qui ne doit étre appellé que connoiſſance.

Aprés les ſervices & les bienfaits, c'eſt un titre ſuffiſant pour croire qu'un homme eſt de ſes amis de luy avoir vû prendre cette qualité : dés qu'il s'eſt declaré vôtre amy, il eſt obligé d'en remplir les devoirs, rien ne

l'en peut diſpenſer. La plûpart des gens ſe declarent trop-toſt & s'en repentent; mais il n'eſt plus temps, on ne quitte jamais ſans honte la qualité d'ami quand on la priſe une fois.

§. Tout le monde s'empreſſe de ſe déclarer ami de ceux qui ſont dans la proſperité. On reconnoîtra dans l'adverſité qu'on a été trop vîte.

§. On trouve dans la bonne fortune le bruit & le faſte de l'amitié; mais on n'en goûte les delices que dans la mauvaiſe, elle ſeule fait connoître les amis.

§. Le plaiſir d'être conſolé dans ſon malheur par un ami fidele, eſt bien plus exquis que celuy de le voir ſe rejoüir avec vous dans la bonne fortune.

§. Celuy qui ſe réjoüit de la proſperité de ſon ami eſt payé de ſa joye, mais celuy qui pleu-

re avec luy dans ſon malheur donne ſes larmes *gratis*.

Il y a des gens qui manquent ſans façon à leurs amis, & qui ſont infideles, ſans méme colorer leur infidelité du moindre pretexte ; qu'on croye à la Cour qu'un homme eſt diſgracié, les trois parts de ſes amis luy tourneront le dos un moment aprés, on ne prend aucunes meſures pour le préparer à cette infidelité. Le reſte qui n'a pas reſolu de luy étre plus fidele ne ſe declarera pas ſi ouvertement, on l'amuſera quelque temps de viſites qu'on luy rend en tremblant & à la derobée ; mais enfin trois mois aprés, ſi la diſgrace continuë, tous ſes amis ſe trouvent au méme point, il n'en a plus.

Quand on a reſolu de n'eſtre pas fidele, j'aimerois encore mieux qu'on ſe declaraſt d'abord

que

que de faire ſemblant d'étre fidele. On prend plûtoſt ſon parti avec ceux qui ſe declarent plus viſte, l'infidelité donne une double peine quand elle ſe declare plus tard.

Ceux qui ont honte d'abandonner leurs amis dans leur malheur, tâchent avant de les abandonner de faire croire que leur malheur eſt l'effet de leur mauvaiſe conduite; ils ſe perſuadent que ce pretexte diminuë la honte de leur infidelité, & c'eſt au contraire ce qui l'augmente.

§. C'eſt le comble de l'ingratitude & de la perfidie de condamner ſon ami pour avoir lieu de l'abandonner,

Un homme qui diroit qu'il abandonne ſon ami préciſement parce qu'il eſt malheureux ſeroit dans le fonds moins malhonneſte homme que celuy qui diroit

qu'il abandonne parce qu'il eſt coupable. Hors ce qui regarde l'eſtat & la ſecurité publique, il n'y a gueres de mauvaiſes conduite qui autoriſe un amy à abandonner ſon amy.

§. Ordinairement ceux qui ſe récrient le plus contre la mauvaiſe conduite d'un amy qu'ils abandonnent, ſont eux-mêmes coupables de la mauvaiſe conduite qu'ils luy reprochent,

On a crû dans le monde que Silverius étoit homme galant, cela luy a fait des affaires, il avoit des amies qui étoient coquettes, il en avoit qui étoient femmes de bien ; les coquettes l'ont abandonné, & les femmes de bien ont continué à ſe declarer ſes amies.

§. Une vertu eſt bien foible quand elle craint la contagion d'une vertu ſoupçonnée.

Celuy qui a une veritable vertu, & une reputation bien fondée ne craint ny pour ſa réputation ny pour ſa vertu, en demeurant amy d'un homme dont la conduite eſt attaquée.

§. On n'a jamais raiſon d'abandonner un amy qui paſſe pour coupable, quand on a eu aſſez d'autorité pour le juſtifier, ou aſſez de vertu pour le corriger.

On ſçait à quoy ſacrifier un homme qui rompt avec ſon amy, qui a le malheur de voir ſa réputation attaquée ; la charité Chrêtienne l'oblige à luy être fidele pour trouver les moyens de le juſtifier s'il eſt innocent, ou de le redreſſer s'il eſt coupable.

Le public, ou gloſe ſur cette infidelité ou la mépriſe, les gens de bon ſens jugent bien que le ſoin de la reputation n'eſt qu'un

pretexte à l'infidelité. On peut conclure qu'un homme qui ſacrifie ſon amy dans ces circonſtances, ne le ſacrifie qu'aux hipocrites & qu'aux ſots.

Ceſar avoit raiſon de dire que ce n'étoit pas aſſez que ſa femme fut chaſte, mais qu'il falloit encore qu'elle en eût la reputation: ſi l'on a raiſon de dire la même choſe de ſes amis ; c'eſt quand il s'agit d'en faire le choix ; mais quand le choix eſt fait, les ſoupçons qui ſuffiſoient à Ceſar pour repudier ſa femme ne ſuffiſent pas toûjours à un amy pour repudier ſon amy.

§. La vertu & l'autorité d'un mary ne rend jamais la reputation à une femme, mais la vertu & l'autorité d'un amy rend ſouvent la reputation à un amy.

Il eſt bien plus noble & plus digne d'un honneſte homme de

croire que ſa reputation racommodera celle de ſon amy que de craindre que celle de ſon amy ne gâte la ſienne.

C'eſt s'enyvrer de ſa reputation, ou s'en défier de rompre avec un amy dont on a attaqué la reputation.

Le precepte eſt bon de n'avoir pour amy que des gens d'une reputation ſaine, mais celuy de travailler à rétablir la reputation de ſes amis eſt encore meilleur.

C'eſt une horrible malice pour avoir lieu de rompre avec un ami de publier qu'il eſt un ſcelerat & un fripon; s'il eſt fripon & ſcelerat vous faites bien de rompre avec luy, mais gardez vous bien de le dire.

§. Souvent on n'accuſe ſi haut ſon ami de friponneries, que parce qu'on s'accuſe ſoi-méme tout bas d' infidelité.

§. Il n'y a point d'ami qui ne demande que ſon ami lui ſoit dévoüé, mais il y en a peu qui ayent pour leurs amis autant de devoüement qu'ils en exigent.

§. Perſonne n'eſt abſolument content de ſes amis, il y a toujours quelque choſe qu'il faut ou diſſimuler ou pardonner.

§. Rien ne marque mieux combien on eſt peu perſuadé de l'amitié de ſes amis que la peine qu'on a à les éprouver, c'eſt aſſez qu'un ami ne nous ait jamais manqué pour le croire bon ami, on ne veut point ſe convaincre s'il ſeroit capable de nous manquer.

C'eſt une bizarerie dont on auroit peine à donner une bonne raiſon, que la maniere dont on en uſe à l'égard de ſes amis dans les beſoins qu'on en a ; les choſes les plus juſtes ſont celles

qu'on rougit le plus de leur demander, & on leur demande ſans honte celles qui ſont injuſtes. Il n'y a rien de plus juſte que de prêter de l'argent à un ami qui en a beſoin : il n'y a rien de plus injuſte que de le ſervir dans une querelle ou dans un duël. Cependant il ſemble que ce ſoit l'embaraſſer que de luy emprunter de l'argent, & lui faire honneur de le prendre pour ſecond.

§. Ceux qui demandent toûjours à leurs amis, & ceux qui veulent que leurs amis ne leur demandent rien abuſent également de l'amitié.

Il y a une ſotte vanité dans le monde, dans laquelle donnent une infinité de gens, c'eſt de vouloir paſſer pour avoir beaucoup d'amis, dire qu'on a tout le monde pour ami, c'eſt dire qu'on n'aime perſonne, & qu'on n'eſt ai-

mé de perſonne. Une Dame ſe vantoit d'avoir trouvé le ſecret de faire tous les jours vingt viſites en une aprés-dinée, *c'eſt à dire*, luy dit une autre Dame, *qu'en une aprés-dinée vous avez trouvé le ſecret de deſobliger vingt perſonnes.*

§. Il ne faut jamais exiger de ſon ami plus de confiance qu'il n'en veut donner; la confiance n'eſt plus une marque d'amitié quand elle eſt mandiée.

§. Le précepte de la charité eſt la regle que doivent ſuivre les amis, n'exigez de vôtre ami que ce que vous voulez qu'il éxige de vous, & faites luy tout ce que vous voulez qu'il vous faſſe.

Sçavoir le Monde.

L'Abbé' Sinon eſt un extravagant, tous ſes airs ſont évaporez, & ſes diſcours de même. Il ne peut voir une femme ſans luy dire quelque ſotiſe, il rit toûjours ſans qu'on ſçache dequoy il rit. Il veut trouver ſur toutes choſes matieres de railler & de faire des plaiſanteries; s'il mange quelque part, il ſe met le premier à table, il baiſe tous ceux qu'il ſaluë & leur frape ſur l'épaule, tous les gens de bons ſens en ont pitié & on ne ſçait où il a pris les airs qu'il ſe donne; cependant il eſt perſuadé qu'il a les belles manieres, & que perſonne ne ſçait mieux le monde que luy.

La plûpart des gens qui ne ſçavent point le monde & qui n'ont pas l'eſprit de l'apprendre en uſent ainſi, on s'imagine que ſçavoir vivre, c'eſt ne jamais ſe contraindre, & cependant de toutes les ſciences celle qui oblige à plus de contrainte eſt la ſcience du monde.

§. Savoir vivre & ſçavoir le monde n'eſt rien autre choſe que ſçavoir garder les bien-ſeances.

Il y a une politeſſe qui ſied à tout le monde ; mais il en y a une qui n'eſt que pour de certains états. Un Eccleſiaſtique & un Religieux peut être poly dans ſon état, mais ſa politeſſe n'eſt pas celle d'un Chevalier.

Si la ſcience du monde ne conſiſte que dans les bien-ſeances, on pourroit conclure que ce ſeroit ſçavoir le monde quand on

eſt Religieux de vouloir peu paroître dans le monde.

§. Il n'y a point de Compagnie du monde que la preſence & l'habit d'nn Moine ne depare.

Pour ſçavoir le monde, il faut y avoir vécu toute ſa vie & quelque longue qu'elle ſoit on eſt encore novice quand on meurt.

§. Les bien-ſeances ſont plus aiſées à obſerver parmy les Grands que parmy les Bourgeois, & la familiarité qui eſt accompagnée de reſpect eſt bien plus du goût d'un homme d'eſprit que celle qui le bannit.

Pour ne jamais manquer aux bien-ſeances, ce n'eſt pas aſſez de connoître les coûtumes & les uſages du Païs où l'on eſt ; il faudroit encore connoître à fonds le genie & les mœurs de ceux avec qui on converſe. Ce n'eſt pas ſçavoir vivre de parler des

ſciences devant un ignorant, ny de loüer la temperance devant un homme qui aime la bonne chere. Ces contre-tems ne ſont permis qu'à la charité & qu'au zele ; mais le zele & la charité agiſſent bien plus ſeurement, quand ils ménagent les bienſeances.

Je ſçay une famille à Paris où le Comte D. G. qui eſt l'homme de la Cour le plus poly paſſe pour brutal, parce que ce Comte ſe trouvant un jour avec quelques-uns de cette famille ſe déchaîna contre les partiſans ; il ne ſçavoit pas que cette famille leur devoit ſon élevation.

§. La Cour eſt l'école où l'on apprend la ſcience du monde ; & l'on eſt plus ou moins poly ſelon que l'on eſt plus ou moins éloigné de la Cour.

Comme il y en a qui ont paſſé

toute leur jeuneſſe au College ſans être devenu ſçavans, il y en a qui ſont toute leur vie à la Cour ſans ſçavoir le monde.

§. Il ne faut pas moins de genie pour la ſcience du monde que pour toutes les autres.

Le genie propre à cette ſcience ſe trouve plus parmi les femmes que parmi les hommes.

Quoique la Cour ſoit l'Ecole où l'on apprend la ſcience du monde, on ne laiſſe pas de voir partout & en tous états des gens qui ſans avoir jamais été à la Cour, ſe mêlent d'en donner des leçons; c'eſt comme ſi un Allemand vouloit à Paris enſeigner le François.

C'eſt à la Cour qu'on apprend la ſcience du monde, & c'eſt de là qu'elle paſſe dans les Provtnces avec les gens de la Cour qui y vont, mais on peut comparer les

les leçons qu'on en reçoit dans les Provinces à ces petites Ecoles où l'on apprend le Latin dans les Fauxbourgs de Paris. Dans les unes & les autres on n'enſeigne que les premiers principes.

J'ay vécu dans la Province avec un homme qui avoit été à la Cour & qui ne parloit d'autre choſe ; c'étoit l'hõme du monde qui me paroiſſoit le moins ſçavoir vivre, par la grande envie qu'il avoit qu'on crût qu'il le ſçavoit. A chaque parole, à chaque action il s'écrioit : ha ! Monſieur, quand on a été à la Cour, & qu'on ſçait un peu vivre, on n'eſt point incommode, & cependant il m'incommodoit toûjours : il me regaloit, mais ſes regales étoient toûjours mauvais, & gênans à force de vouloir imiter la maniere de ſervir à la Cour, je mourois de faim à ſa table, & j'allois

quelquefois manger chez un bon Bourgeois qui n'avoit jamais vû la Cour, j'y faiſois bonne chere.

§. La groſſiereté toute pure eſt moins embaraſſante qu'une demie politeſſe.

§. On pourroit definir le ſçavoir vivre par dire que c'eſt ſçavoir ſe contraindre ſans contraindre les autres.

§. Un homme qui ne ſe contraint jamais fait toûjours des fautes, & il en fait faire quand il contraint les autres.

La Ducheſſe d..... a beaucoup d'eſprit; mais elle fait mal les honneurs de chez elle, c'eſt qu'elle n'a jamais ſçû ſe contraindre.

Quand ou va rendre viſite à la Maréchalle de..... on croit toûjours avoir manqué à quelque choſe de ce qu'on doit à ſa qua-

lité; c'eſt qu'on eſt toujours contraint avec elle.

§. Il faut beaucoup d'art & d'eſprit pour ſe contraindre, & ne point contraindre les autres; car on géne toujours ceux avec qui on eſt gené. C'eſt pour cela qu'il y a ſi peu de gens qui ſçachent vivre.

Des Raports.

J'Avois autrefois un ami que je ne voyois jamais entrer chez moy ſans que le cœur me batit, il il avoit toujours quelque raport à me faire ou quelque avis à me donner; il ne m'a jamais dit une choſe qu'il me fut important de ſçavoir, & il me diſoit toûjours qu'elles étoit de la derniere importance. Il ſembloit qu'en devenant mon ami il fut devenu mon pedagogue, & il croioit encore que je devois luy avoir la derniere obligation d'un ſoin dont je ne l'avois pas chargé.

On ne ſçauroit decider qui manque plus au devoir de l'amitié, ou l'ami qui nous raporte

tout ce qu'on dit de nous, ou celui qui ne nous raporte rien.

§. Il n'y a point de raport fidele; celui qui le fait & celui qui l'ecoute le groſſiſſent toujours.

Quand celuy qui fait un raport ne le groſſiroit pas par malignité, il le groſſiroit naturellement, par la ſeule crainte de paroître raporter une bagatelle; dés qu'il raporte une choſe il veut qu'on croie qu'elle a valu la peine d'être raportée.

De quelque maniere qu'on parle d'une perſonne en ſon abſence, il eſt difficile d'en parler, de ſorte qu'on ne donne matiere à quelque raport; ſi vous voulez qu'on ne raporte rien de ce que vous avez dit, ne parlez jamais de perſonne.

Tel auroit trouvé fort bon s'il l'avoit entendu ce qui le fâche quand il lui eſt raporté, la choſe

change toûjours en chemin.

§. On peut prendre en riant ce qu'on nous dit à nous même, mais on prend toûjours ſerieuſement ce qui nous eſt raporté.

On ne ſçait s'il y a des circonſtances où ce ſoit rendre un bon office à une perſonne de luy faire un rapport; mais il n'y en a point où ce ne ſoit luy donner du deſagrément.

§. Celuy qui veut qu'on luy raporte ce qu'on dit de luy, & qui promet de ne s'en pas fâcher ſe trompe, mais celuy qui croit plaire en faiſant un raport, ſe trompe encore plus.

Vouloir qu'on vous raporte ce qu'on dit de vous, c'eſt chercher de gaieté de cœur à avoir des ennemis, mais le premier ennemy que cauſent les raports, eſt toûjours celuy qui les fait.

Un homme à qui on fait un

raport en peut profiter, mais celuy qui le fait n'en profite jamais; ſi on ſe ſert quelquefois de luy, on le mépriſe toûjours.

P..... étoit chez l'Evêque D..... pour luy raporter tout ce qui ſe paſſoit; ſes raports ont bien fait chaſſer des domeſtiques, & l'ont à la fin fait chaſſer luy-même.

§. Celuy qui ſe fie aux raports pour connoiſtre les gens ne connoiſt jamais perſonne; & celuy qui ne gouverne que ſur les raports qu'on luy fait eſt un mauvais maiſtre.

C'eſt ſe tromper de dire qu'on ſçaura diſcerner dans les raports ce qu'il en faut croire, & ce qu'il n'en faut pas croire; on croit tuûjours ce qui eſt le plus mauvais & le plus faux.

Les raports les plus vrai-ſemblables ſont ordinairement les plus faux.

Il n'eſt pas difficile quand on veut faire parler quelqu'un de le faire parler naturellement.

Pour peu qu'on connoiſſe, celuy à qui on fait le raport & celuy dont on le fait, il eſt aiſé de faire croire tout ce qu'on raporte.

§. Ce n'eſt point parce qu'un raport renferme une fauſſeté qu'il offenſe, c'eſt plus ſouvent par la verité qu'il renferme.

Il y a des gens qui ſe facheroient ſi on leur raportoit qu'on eut dit d'eux ce qu'ils en diſent eux-mémes. Le Duc de B..... dit par tout qu'il ne ſçait pas lire, & il a rompu avec un de ſes amis qui avoit dit en parlant de luy qu'il étoit un ignorant.

Vouloir qu'on vous raporte ce qu'on dit de vous, c'eſt aller au devant d'une connoiſſance qui ne vient que trop toſt; quelque

precaution qu'on prenne pour ignorer ce qu'on dit, ou penſe de vous, on n'eſt gueres long-tems ſans le ſçavoir.

Il y a des gens qui ſans qu'on leur raporte ne doutent point du tout de la maniere dont ont parle d'eux, mais qui ne veulent pas qu'on leur diſe. Claudine ſçait bien qu'elle paſſe pour galante, mais elle ne voit plus le Chevalier d..... depuis qu'il luy a raraporté qu'on avoit parlé de ſes galanteries chez le Roy.

Rien ne marque mieux le peu d'envie qu'on a de ſe corriger de ſes défauts que la maniere dont on reçoit les raports ; on s'opiniâtre à ne rien changer de ce qui donne matiere aux raports; on juſtifie les défauts dont on ſe ſent le plus coupable ; & ſouvent pour ne ſe pas corriger d'un vice, c'eſt aſſez d'apprendre qu'on

en ait parlé. On a dit à Lucie qu'elle voyoit trop le monde, & elle le voit plus qu'elle ne le voyoit auparavant : peut-étre ſeroit-elle devenuë devote ſi on ne luy eut point raporté qu'elle paſſoit pour ne l'eſtre pas.

Je ne ſçay pourquoy on prend plûtoſt le party de s'opiniâtrer au vice qu'à la vertu, quand on reproche l'un ou l'autre Lucie veut voir le monde parce qu'on luy reproche qu'elle le voit trop, & peut-être voudroit-elle le voir également, ſi on luy reprochoit qu'elle ne le voit pas aſſez. Une femme mondaine s'opiniâtre à voir le monde, parce qu'on luy reproche qu'elle eſt mondaine, mais il n'y a gueres de devotes qui s'opiniâtre a eſtre devote quand on luy reproche ſa devotion.

Il y a bien de gens dans le monde qui diſent qu'on leur a rapor-

té ce qu'il jugent bien qu'on peut dire d'eux ; ils meriteroient pour les punir qu'on tombât d'accord d'avoir dit ce qu'ils feignent qu'on leur a raporté.

§. Dire à un homme vous avez dit cela de moy, c'eſt luy donner lieu de le dire.

Quand vous craignez qu'un homme n'ait mal parlé de vous, c'eſt plus ſouvent une marque du peu d'eſtime que vous avez de vous-même, que du peu d'eſtime que vous avez de luy : vous ne craignez qu'il n'ait mal parlé de vous que parce que vous luy avez donné ſujet de le faire: Cette regle n'eſt pourtãt pas generale ; Il y a des gens qu'on connoît capables de tout dire par ſeule perverſité de leur genie ; mais ce n'eſt pas le moyen de les rendre diſcrets , que de faire ſemblant qu'ils ne le ſont pas:

Quelque

Quelque reputation qu'un homme ait de mentir ; il n'a qu'à faire un raport pour perdre cette reputation ; les menteurs ne ſont pas moins crûs que les autres en matiere de raport.

Tout le monde ſe plaint du mal que cauſent les raports, & il n'y a perſonne qui n'écoute ceux qui les font & qui n'en faſſe quelquefois à ſon tour.

§. Il eſt auſſi difficile de ne point faire des raports qu'il eſt difficile de ne pas parler de ſon prochain. Le penchant eſt égal à parler des abſens, & à les faire parler.

L'action de Germanicus qui ſe ſe cachoit pour entendre ce qu'on diſoit de luy, n'eſt guere à imiter ; cette action n'eſt loüable qu'autant que ce General étoit aſſuré de ſa moderation & de ſa vertu : il y a peu de gens à qui je conſeillaſſe d'en faire autant.

§. Quand on n'eſt pas preparé à entendre mal parler de ſoi, il ne faut point écouter ceux qui parlent de vous.

Il y a quelque-tems que je trouvay une perſonne qui écoutoit à une porte, j'écoute me dit-elle, parce qu'on parle de moy, & c'eſt pour cela, luy dis-je, que vous ne devriez pas écouter.

On dit qu'il eſt bon d'avoir quelqu'un qui raporte pour connoître ſes vrais amis, & ſe défier des autres; mais il n'y a perſonne qui ſoit plus faux ami, & dont on doive plus ſe défier que de celuy qui ſe charge du ſoin de vous raporter ce qu'on dit de vous. Il eſt infidele à ceux qui ont parlé en ſa preſence, quand il vous raporte ce qu'ils ont dit de vous : comment ſe fierà un homme qui ne fait ce que vous ſouhaitez que parce qu'il eſt infidele.

Celuy qui ſe charge du ſoin de faire des raports ne fera pas plus de ſcrupule de dire aux autres ce que vous avez dit d'eux, qu'il en fait de vous dire ce que les autres ont dit de vous ; quand on fait le métier de raporteur, on veut étaller ſa marchandiſe en toutes ſortes de boutiques.

§. Ce n'eſt point pour ſe corriger qu'on veut ſçavoir ce que les autres diſent de nous ; c'eſt plutoſt pour ne ſe corriger pas ; Lucie a une galanterie, & elle demande à tout le monde ce qu'on dit d'elle dans la Ville ; ſi elle avoit bien envie de n'en plus avoir, elle ne ſe donneroit point tant de mouvemens pour connoître ſi on en parle.

Quand on dit qu'on veut connoître le prochain pour ne pas s'y tromper ; c'eſt une marque que la conduite n'eſt pas nette.

Une perſonne qui n'a rien à ſe reprocher ne ſe met point en peine de ſçavoir comment on parle d'elle.

Tous ceux qui dans une méme Ville ſe frequentent, font enſemble une ſocieté, diſent qu'on ne trouve chez eux, ni mediſance, ni raports. C'eſt-là, diſent-ils, ce qui fait la douceur de nôtre ſocieté ; mais aprés tout quand on vient à les frequenter on y trouve la mediſance & les raports comme ailleurs.

De la Médiſance

E ſçay un homme dont tout le public a parlé comme d'un homme qui avoit eu une affaire ſans que jamais perſonne ait pû convenir de la nature de cette affaire; cependant il a été long-tems décrié pour cela, & ce n'eſt qu'avec le tems que la médiſance s'eſt détruite d'elle-même, & qu'il a retrouvé ſa reputation.

Il avoit donné lieu luy-même à la médiſance par quelques plaiſanteries: il alloit pour voir un de ſes amis à la Campagne, il ne le trouva pas chez luy, & s'arréta en attendant dans une Hôtellerie, il trouva dans cette hôtellerie des femmes de ſa

connoiſſance ; il railla du hazard qui les avoit fait trouver là ; il leur dit en riant qu'elles étoient aſſûrement venu le chercher ; l'hôteſſe l'entendit, & prenant la choſe ſerieuſement, dit que ſa maiſon n'étoit pas une maiſon à ſe donner des rendez-vous ; le ſerieux de l'hôteſſe ne ſervit qu'à faire continuer la raillerie : cette bonne femme ſe fâcha tout de bon, & alla dire aprés qu'il fut parti, que c'étoit un homme débauché, que des femmes étoient venu chercher : cela lui revint lors qu'il étoit chez ſon ami ; & bien loin de s'en fâcher il continua la raillerie qu'il avoit commencée ; tout le monde entra dans la plaiſanterie, & en trois ou quatre jours qu'il fut chez ſon ami, on ne l'appella point autrement que l'homme à bonne fortune ; il revint à Paris, & deux

jours aprés il receut un ordre de la Cour, pour ſe tranſporter en Flandres, où ſa preſence étoit neceſſaire pour les affaires du Roy. Sur cela le public compoſe une hiſtoire,& joignant ce qu'on avoit dit que des femmes l'étoient venu trouver avec ſon départ précipité, on commença à dire de tous côtez qu'il avoit été ſurpris avec une Dame des plus conſiderables de la Cour, & que le Roy l'avoit chaſſé, ou fait mettre à la Baſtille. La choſe pendant ſix ſemaines changea vingt fois de face, & chacun ayant la liberté de gloſer, tous les jours on la racontoit d'une maniere nouvelle. Il apprit en Flandres ce qu'on diſoit de luy, & comme la médiſance avoit été juſqu'à méler dans ce pretendu rendez-vous des Dames illuſtres qu'il honoroit parfaitement, il revint

auſſi-tôt pour détromper le public par ſa preſence ; mais il a eu beau faire, beau ſe facher, beau prendre ſon ſerieux, beau prouver clair comme le jour que l'hiſtoire n'avoit point d'autre fondement & d'autre verité que ce que j'ay dit : il y a encore la moitié du monde qui s'obſtine à la croire.

§. Le grand mal de la mediſance, c'eſt qu'on ne ſçauroit ny ſe parer contre les playes qu'elle fait, ny les guerir. C'eſt la ſeule injuſtice contre laquelle on ne ſçauroit jamais gagner ſon procez ſans dépens ; on a beau juſtifier la reputation en forme, le Parlement a prononcé des Arreſts qui les juſtifient, mais la mediſance caſſe les Arreſts du Parlement & les condamne toûjours.

On ne ſçait lequel vaut mieux

quand la reputation eſt attaquée de ſe défendre ou de ne ſe défendre pas. Le dernier eſt le party le plus difficile à prendre à un honneſte homme ; mais c'eſt le plus ſage & le plus ſûr. Les mouvemens qu'on ſe donne pour ſe juſtifier ne ſervent qu'à augmenter le branle de la mediſance ; quand l'air eſt agité, tous les corps que l'on meut en augmentent l'agitation : il faut le laiſſer ſe repoſer de luy-même & prendre garde de remuer.

On a beau étre convaincu de vôtre innocence, ſi l'on a parlé de vous, il reſtera toûjours plus de penchant à vous condamner qu'à vous juſtifier ; une femme que je ſçay être une friponne, me dit un jour qu'une fille de ma connoiſſance avoit eu une galanterie avant d'être mariée. J'ay tous les ſujets du monde de croi-

re que c'eſt une calomnie ; je le prouverois ce me ſemble à un autre, mais je ne puis me le prouver à moy-méme. La mediſance a plus de talent de perſuader que l'éloquence & la raiſon.

Ce qui fait croire ſi aiſement la mediſance eſt que chacun a dans ſon cœur, ou le mal, ou le penchant au mal qu'elle attribue à une autre ; s'il y avoit au monde un homme qui n'eut jamais ny commis, ny ſenty le mal, la mediſance perdroit ſon tems auprés de luy ; ainſi à la bien prendre, tout homme qui croit aiſement le mal qu'on dit d'un autre, donne lieu de croire & de dire le méme de luy.

§. Il n'y a qu'un moyen de ne point croire la mediſance, c'eſt de la pas écouter. C'eſt ſe tromper de croire qu'en ſe corrigeant on fera taire la mediſance, mais

c'eſt ſe tromper davantage de croire qu'on la fera taire en ne ſe corrigeant pas.

§. Ce n'eſt pas la juſtice que vous attendez de vôtre prochain qui vous oblige de vous corriger ; c'eſt celle que vôtre prochain attend de vous ; il n'y a pas moins d'injuſtice à vous de donner à vôtre prochain ſujet de parler qu'à luy de parler ſans ſujet.

§. Bien vivre n'eſt pas un moyen ſûr de faire taire la mediſance; mais c'eſt un moyen ſûr de la deſarmer.

§. La petiteſſe de l'eſprit enfante plus de mediſance que la malignité du cœur, & le nombre de ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour bien prendre ce que vous faites eſt plus grand que de ceux qui ont la malignité de l'empoiſonner.

Il y auroit des trois parts moins de mediſance dans le monde ſi tous les hommes avoient autant d'eſprit l'un que l'autre.

§. Ce qui eſt une choſe fort innocente dans la bouche d'un homme d'eſprit devient une ſottiſe dans l'oreille d'un ſot.

Il n'y a rien qu'un ſot conçoive moins que le langage d'un homme d'eſprit. La maniere dont on parle donne plus de priſe à la mediſance que la maniere dont on agit; & ſi les hommes obſervoient autant leurs paroles que leurs actions, on ne mediroit pas tant.

Il y a des gens qui craignant qu'on ne parle d'une choſe, en parlent les premiers; ils ſe trompent s'ils croient arrêter ainſi la mediſance: La mediſance parlera également, mais ils auront la gloire de l'avoir commencée.

Quelquefois quand un homme dit une choſe qui ne luy eſt pas avantageuſe ; on dit ſi cela étoit vray, il ne le diroit pas. Mais on oublie que la mediſance dit auſſi bien le faux que le vray.

Un homme n'a jamais raiſon de parler d'une choſe qui peut ſervir de matiere à la mediſance; ſi elle eſt vraye, il ne la doit pas dire ; ſi elle eſt fauſſe, il ne doit pas la faire dire.

§. On ſe plaint des mediſans de ce qu'ils parlent mal ; mais les mediſans n'auroient-ils pas lieu de ſe plaindre à leur tour de ce qu'on leur donne occaſion de mal parler ? Pourquoi voulez-vous qu'ils ménagent vos défauts quand vous ne ménagez pas leur malignité ; vous augmentez leur malignité par vôtre mauvaiſe conduite, & ils décrient vôtre mauvaiſe conduite par leur ma-

lignité. Vous ne vous devez rien l'un à l'autre.

§. On dit que les mediſans ne ménagent perſonne ; mais on pourroit dire auſſi juſtement qu'il n'y a perſonne qui ménage les médiſans.

Il y aura toujours des mediſans quand les hommes vivront comme ils vivent. Je ne ſçay s'il y en auroit s'ils vivoient mieux, je voudrois qu'on en fit l'expérience.

Il y a des bruits qui ſe repandent dont on ne ſçauroit dire les Auteurs ; mais tous ceux qui les répandent doivent en être appellez les Auteurs ; puiſque chacun y ajoûte ou change à ſon gré. Un homme peut avoir la malignité d'inventer une calomnie, mais elle ne feroit pas grand progrés, ſi d'autres n'avoient la malignité de la répandre, on ſe

trompe quand on croit avoir droit de redire ce que d'autres dit les premiers, il n'eſt pas plus permis de repeter une mediſance que de jetter des matieres combuſtibles dans un embraſement. Celuy qui commence l'embraſement, & celuy qui le nourrit ſont coupables, & je ne ſçay quel eſt le moins coupable des deux.

De ceux qui vivent enſemble.

IE ſçai deux hommes à Paris, qui étoient amis depuis dix ans, ils ſe voyoient ſouvent, & ſe voyoient toujours avec plaiſir; ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit de demeurer dans des maiſons ſeparées, ils prirent le parti de loger enſemble, & à peine y ont-ils pû paſſer ſix mois, il a fallu ſe ſeparer.

§. Il eſt difficile de ſe plaire toujours les uns aux autres quand on ſe voit à toutes les heures du jour.

§. La preſence desunit plus qu'elle n'unit, un peu d'éloignement eſt bon à l'eſtime & à l'amitié.

On dit que le Preſident D... eſt fourbe, dangereux, avare, odieux à tous ceux qui le frequentent, pour moy je le trouve tres-honneſte homme, je ne le vois que trois fois l'année, je le vois toujours dans ſes bons momens & par ſes bons endroits.

Le premier deſir qu'on a quand on voit pour la premiere fois un homme de mérite, c'eſt de le frequenter, & de le connoitre; c'eſt le moien de ne lui pas trouver tant de merite.

La Marquiſe D... étoit charmée du P..... elle ne l'avoit jamais veu qu'en Chaire, & elle le croyoit le plus Grand homme du ſiecle; elle a voulu ſe confeſſer à luy; elle s'eſt accoutumée à le voir, & elle l'a mepriſé.

§. Il y a peu de grands hommes de prés, il les faut voir d'un peu loin; & on ne voit gueres de

mérite à l'epreuve de la familiarité.

Dans les petites Villes, dans les quartiers des grandes Villes, dans les Communautez, dans les ménages on ne s'aime point, c'eſt qu'on ſe voit trop ſouvent.

Les défauts qu'on découvre, ne ſont pas les plus ordinaires principe du peu d'amitié & d'union de ceux qui vivent enſemble; c'eſt leur genie & leur humeur: ſi les genies & les humeurs étoienr les mémes on ſe pardonneroit tous ſes défauts: les défauts qu'on découvre dans le prochain ſervent quelquefois à nous attacher à luy.

Je connois une Dame qui eſt inſeparable d'une autre; on s'étonne comme une perſonne de tant d'eſprit a choiſi pour ſa compagne éternelle une femme qui en a ſi peu, c'eſt juſtement parce

qu'elle a moins d'eſprit qu'elle, ſe plaiſt avec elle.

§. Il eſt rare que deux perſonnes d'un merite égal, ſoient amis, dans une même profeſſion.

§. Il eſt plus neceſſaire pour vivre en paix de cacher ſon merite que ſes défauts; ce precepte eſt particulierement neceſſaire pour ſe maintenir auprés des Grands. Un grand merite les embaraſſe plus qu'il ne leur plaiſt.

§. Ce qui cauſe la deſunion entre ceux qui vivent enſemble, c'eſt que perſonne ne ſe ſçait borner à ſes propres affaires, on veut ſe méler des affaires d'autruy.

Il n'y a rien de plus ridicule que de voir Emilie, qui eſt pourtant devote, tenir dans ſon quartier un rôle exact de tous ceux qui entrent chez Uranie; ce n'eſt pas par jalouſie ce qu'elle en fait, elles ne ſe connoiſſent pas, & elles

n'ont rien de commun enſemble, c'eſt que tel eſt ſon genie.

§. Rien n'eſt à meilleur marché que l'employ d'eſpion, on en trouve par tout que perſonne ne paye.

Le ſecret pour vivre en paix, c'eſt de ſe mettre au deſſus de mille choſes; tout le monde ſe pique de s'y mettre, & perſonne ne s'y met autant qu'il le dit.

Sçavez-vous bien, diſoit-on l'autre jour à une Dame de ma connoiſſance, qu'on vous blâme fort de ſouffrir un tel chez vous? *Mon Dieu*, reprit cette femme, *ce ſont des pauvretez qui font pitié, & je ne ſuis pas d'avis de m'en embaraſſer.* Il n'y a perſonne en l'entendant parler de la ſorte qui ne crût qu'elle s'étoit miſe au deſſus de ce qu'on pouvoit dire d'elle, cependant elle fut deux heures à demander qui avoit parlé, & ce

qu'on avoit dit.

§. Il y en a peut-être qui ont aſſez de force pour diſſimuler ce qui les choque, mais il n'y en a point qui ne le reſſente & ne s'en ſouvienne.

Pour vivre bien enſemble il faut ſçavoir ſe pardonner les uns aux autres, & les hommes ne ſe pardonnent rien

Deux ſortes de gens contribuent également au peu d'union de ceux qui vivent enſemble; les gens qui croient toujours avoir manqué à quelque choſe de ce qui vous eſt deu, & ceux qui croient qu'on ne leur a jamais rendu ce qu'on leur doit. On n'a gueres l'un de ces defauts ſans l'autre, & il eſt impoſſible de vivre avec ceux qui ont tous ces deux; c'eſt ce qui s'appelle l'eſprit tracaſſier.

Il y a des gens qui ſont toûjours ſur le ton plaintif. Il ſe plai-

gnent de la forrune de la Cour, de leurs Amis. Il eſt mal-aiſé de ſe plaire avec des gens dont il faut toûjours ou écouter, ou partager les douleurs.

§. Il n'y a que la charité qui donne du goût pour des amis malheureux.

Il y en a d'autres que rien n'acommode, difficiles dans leur manger, leur demeure, & difficultueux dans tous leurs commerces; leurs amis ont pour vivre avec eux la méme difficulté qu'ont leurs domeſtiques pour les ſervir.

Il y en a au contraire qui ne font attention à rien tout leur eſt bon, on ne s'en accommode pas à force de les trouver trop commodes.

§. Pour bien vivre enſemble, il faudroit ou ne jamais diſſimuler, ou diſſimuler toujours.

Il y en a à l'égard deſquels il faut toûjours deviner ce qui leur fait plaiſir.

§. on eſt expoſé à déplaire quand on ne plaît qu'en devinant.

J'étois l'autre jour à une table où une Dame ne voulut jamais dire ce qu'elle aimoit, le hazard voulut qu'on luy ſervit toûjours des choſes dont elle ne mangeoit pas, elle ſe leva de table en colere, à qui en étoit la faute.

§. C'eſt une entrepriſe bien delicate de vouloir contenter une perſonne qui ne dit jamais ce qu'elle veut.

Une raiſon qui empéche encore l'union de ceux qui vivent enſemble; c'eſt que tout le monde veut qu'on ſe conforme à ſon inclination, ſans vouloir ſe conformer à l'inclation des autres. La Comteſſe de... eſt la perſonne du monde du meilleur com-

merce, pourvû qu'on la laiſſe primer par tout, & que perſonne ne la contrediſe.

§. Si vous me dites qu'il y a deux amis qui vivent toujours enſemble ne ſe ſont jamais broüillez, comptez qu'il faut que l'un des deux ſçache ceder à l'autre.

L'oiſiveté & le peu de merite ſont les deux ſources du peu d'union qui ſe trouve dans les Communautez ; les gens qui travaillent & qui valent quelque choſe, ne peuvent s'empécher quelque précaution qu'ils prennent de heurter les ſots & les ignorans qui viennent toûjours ſe mettre en leur chemin.

En établiſſant pour maxime dans les Cloiſtres que tout le monde y eſt égal, on y établit un principe d'indépence & d'orgueil qui eſt bien contre l'intention

tention des Fondateurs,& la paix des Communautez , chacun ſe croyant autant que ſon Confrere. Il eſt difficile qu'on luy veüille ceder : Il faudroit mieux ſi l'on pouvoit y établir pour maxime que chacun y eſt moins qu'un autre , mais c'eſt une maxime que l'humilité ſeule peut établir.

Il y a un moyen infaillible de faire paſſer un homme de merite pour un ſot ; c'eſt de l'obliger de vivre avec des ſots. Silverius qui eſt univerſellement eſtimé parmy tout ce qu'il y a de gens polis a paſſé pour un impertinent à ſaint Nicodeme , où il a demeuré quelque tems.

Se piquer de quelque choſe.

J'Ay receu viſite aujourd'huy d'un homme qui paſſe pour avoir des remedes contre toutes ſortes de maladies. Comme on ſçavoit qu'il devoit venir mille gens ont voulu avoir part à ſa viſite, chacun avoit une maladie à luy conſulter, & mille interrogatoires à luy faire ?

§. Il eſt dangereux de ſe piquer de quelque choſe ; car ſous ombre qu'il ſe pique d'en ſçavoir plus que les Medecins, on a pretendu qu'il devoit rendre compte de tout ce qui a l'air ou le nom de maladie, & il faut voir toutes les interrogations qu'on luy a faites?

C'auroit été bien pis, s'il euſt voulu répondre à tout; c'eſt ſouvent ce que font ceux qui ſe piquent de quelque choſe, ils ſe perſuadent qu'il ne leur eſt pas permis de rien ignorer dans la ſcience dont ils ſe piquent.

§. Il eſt impoſſible qu'un homme qui veut paſſer pour tout ſçavoir, ne faſſe ſouvent paroiſtre ſon ignorance.

Le monde eſt plein de ces ſortes de gens. Je me ſouviens qu'étant fort jeune, j'allay paſſer quelque mois dans une Ville de Province, comme j'avois fait alors quelques vers, & qu'on avoit veu de mes Lettres dans le lieu où j'eſtois, je paſſay auſſi-toſt pour Bel eſprit.

Il n'y a point de Ville de Province où l'on ne trouve des gens qui ſe piquent de bel eſprit: & on peut dire que cette foibleſſe

regne plus encore dans la Province qu'à Paris. C'eſt aſſez qu'une femme ait leu quelques Romans pour paſſer pour bel Eſprit, & s'il luy eſt arrivé d'être venuë à Paris, & de s'être trouvée dans une Compagnie où elle aura veu quelque Auteur fameux, il n'en faut pas davantage pour la faire retourner dans ſa Province, avec la perſuaſion qu'elle eſt bel Eſprit, & toute la preſomption que cette qualité donne à un eſprit foible.

Comme je paſſois donc pour bel Eſprit dans la Ville dont j'ay parlé, on crût que je devois entendre tout, & rendre raiſon de tout ce qui a raport au bel Eſprit; tous les jours on me demandoit comment étoit fait Monſieur de la Rochefoucoult, ſi j'avois parlé à Madame de la Fayette, ſi Corneille étoit de mes

amis. Comme je jugeois par ces interrogations que la qualité de bel Eſprit demandoit comme une proprieté eſſentielle qu'on connût tous les beaux Eſprits, je répondois ſans façon que Monſieur de la Rochefoucault, Madame de la Fayette, & Corneille que je n'avois alors jamais veus, étoient pourtant les meilleurs de mes amis.

Ce n'étoit pas tout, j'étois conſulté à tout moment ſur des difficultez que je n'étois pas aſſûrément pas capable de réſoudre, & il n'y avoit point de mot dans la Langue, ſur lequel je ne déciderſe avec plus d'autorité que Vaugelas ou M. Menage; L'aveuglement de ceux qui me conſultoient ſur tout, étoit inconcevable, mais le mien étoit encore plus grand, de vouloir répondre ſur tout.

Il y en a beaucoup qui font toute leur vie ce que je fis alors dans une fort grande jeuneſſe.

§. Un honneſte homme ne ſe pique de rien, il attend & ne previent jamais les occaſions de faire voir ce qu'il eſt ou ce qu'il ſçait il ne ſe ſert pas même de toutes les occaſions de ſe montrer, il attend pour répondre qu'on l'interroge, il avouë ſans honte qu'il ne ſçait pas ce qu'il ne ſçait pas, & il ne dit jamais que ce qu'il ſçait.

Il y a deux extremitez à éviter, quand on a quelque talent, l'empreſſement de ſe produire, & l'affectation de ſe cacher. G... me met au deſeſpoir, quand il chante: mais D... me met dans l'impatience, quand il ne veut pas chanter.

§. Un homme qui ſe pique de quelque choſe, ne ſe fait jamais

juſtice, mais le Public la lui fait encore moins, il s'atribuë des qualitez qu'il n'a pas, & on lui refuſe celles qu'il a.

Trebace ſe pique de Nobleſſe, il, il ſe fait décendre des Rois Bretons, & le Public le croit le fils d'un Marchand, il eſt pourtant Gentilhomme, & il paſſeroit pour tel, s'il ne ſe piquoit d'être quelque choſe de plus.

§. En ſe piquant d'une choſe, on en perd ſouvent le merite & le fruit.

Benoîte eſt veritablement vertueuſe & devote, ſon exemple ſeroit capable de faire des fruits merveilleux, mais parce qu'on croit qu'elle ſe pique de devotion, on prendra à tâche de trouver en elle l'amour propre, la vanité, la delicateſſe & la vangeance de toutes les devotes de profeſſion.

§. Pratiquez la vertu, mais qu'on ne croye point que vous en cherchez la reputation.

Il y a une injuſtice dans le monde; c'eſt que quoy qu'il y ait des Prêtres & des Religieux irreprochables; on eſt pourtant toujours porté à juger mal des uns & des autres; on pourroit peut-être dire que les mondains ne jugent ainſi, que parce qu'ils regardent l'habit Clerical & Religieux, comme une profeſſion qu'on fait de ſe piquer de quelque choſe.

Je voudrois, s'il y avoit moien, qu'on fit tout le bien qu'on peut faire, avant qu'on eut reconnu que vous y penſez.

La Marquiſe d... m'a dit qu'elle voulut faire un jour une Confeſſion generale, mais qu'elle ne la fit pas, par le trop grand empreſſement que ſon Confeſſeur

luy témoigna pour l'obliger de la faire.

§. Laiſſez-moy ignorer que vous penſez à ma converſion, & je me convertiray.

Il faut que la vertu & le zele ſe developpent d'eux-mêmes, ſans avoir des trompetes qui les annoncent, ou de machines qui les produiſent.

§. On fait quelquefois peu de fruit dans une Miſſion, par la trop grande envie qu'on a d'en faire.

J'ay connu un Prédicateur qui dés le Mercredy des Cendres promettoit en homme d'honneur de convertir tout le monde, je ne crois pas qu'il ait jamais converti perſonne.

J'en ſçay un autre qui ne faiſoit jamais de Sermon, qu'il ne l'eut annoncé, *à demain Meſſieurs, c'eſt un ſujet capable de faire fendre les*

pierres. On rioit de l'annonce, & on ne rioit guere moins du Sermon.

Je ne blâme pas ceux qui font des Miſſions ou des retraites, ou qui imaginent de ſaintes inventions pour fructifier dans les ames; c'eſt l'occupation ou plûtôt le devoir d'un homme Apoſtolique: mais les Apôtres ne ſe piquoient de rien.

Inventez tout, imaginez tout, mais ne vous piquez de rien.

Ce n'étoit pas le bruit de leurs retraites & de leurs Miſſions qui convertiſſoit, c'étoit leur douceur, leur humilité, & ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la ſimplicité & la bonne foy de leur zele.

§. Un autre effet de la vanité de ceux qui ſe piquent de quelque choſe, c'eſt qu'ils s'expoſent ainſi à n'avoir que le dehors &

l'écorce de la choſe dont ils ſe piquent.

J'ay connu un homme qui avoit beaucoup de genie pour les Sciences, & qui ſeroit devenu ſçavant, s'il ne ſe fût piqué de le devenir.

Il étoit attaché au ſoin d'une Bibliotheque, & ſe trouvant parmy les Livres, ſa premiere application fut de les connoître & de les lire, il en lût d'abord quelques-uns lentement, y faiſant des collections & des remarques; il parla de ce qu'il avoit lû, & voyant qu'il en parloit fort bien, on lui demanda quand il auroit lû tous les autres, il répondit qu'avant qu'il fuſt un an il n'y en auroit aucun dont il ne puſt rendre compte.

Il oublioit combien l'eſprit humain eſt foible & borné.

Il voulut tenir ſa parole, mais

ſuccombant à la difficulté de l'entrepriſe, il ſe contenta de lire les Titres & les Tables des Livres; c'eſt tout ce qu'il en ſçavoit au bout de l'année, encore les ayant étudiez avec precipitation, ne les ſçavoit-il pas trop bien. Cette étude precipitée renverſa dans ſa tête la Biblioteque dont il avoit ſoin, & il ne pût jamais débroüiller la confuſion où il s'étoit jetté, qu'en reprenant ſa premiere methode, & ne ſe piquant plus de rien.

J'en ay vû mille de ce caractere en toutes ſortes de matieres, qui n'ont que la ſuperficie de la vertu dont ils ſe piquent.

Il n'y auroit point d'hypocrites, ſi l'on ne s'étoit piqué d'être vertueux & devot.

Si on pouvoit faire une mode d'avoir le cœur reglé, rien ne ſeroit plus utile, que d'établir cette mode.

Mais mettre la devotion à la mode, ce n'eſt ſouvent qu'aprendre aux hommes à ſe parer des dehors de la devotion.

Il en eſt de cette mode, comme de toutes les autres; ce qui ruine les hommes, c'eſt la mode de s'habiller de riches étoffes,& d'avoir des Equipages magnifiques.

Tel eſt doré depuis les pieds juſqu'à la tête,qui n'a pas un ſol dans ſes coffres.

Tel eſt modeſte, retenu, reglé, baiſſe les yeux & ne parle que de penitence, & de devotion,qui n'a pas une once de vertu dans ſon cœur.

Le moyen de rendre un homme riche, n'eſt pas de mettre la grande dépenſe à la mode: & l'on peut dire tout de méme que de mettre à la mode les dehors de la vertu, ce n'eſt pas le moyen de rendre les hommes ver-

tueux. Qu'on oblige un homme de regler ſa dépenſe ſur ſes richeſſes, il deviendra riche, & peut être les hommes deviendroient-ils vertueux, ſi on les obligeoit de ne paroître qu'autant qu'ils le ſont.

Les grandes richeſſes ſe perdent à force de vouloir paroître,

Et la vertu ſe perd de même.

Toutes les vertus ſont frivoles, ſi elles ne ſont fondées ſur l'humilité ; l'humilité eſt la ſeule vertu qui ne peut être corrompuë : quand on eſt humble, on ne ſe pique de rien.

De ceux qui imitent les autres.

IL y a des gens qui font tout ce qu'il voyent faire aux autres. Il y en a à l'égard deſquels c'eſt aſſez qu'un autre faſſe une choſe, pour ne la pas faire, les uns & les autres ont tort, mais j'aimerois encore mieux dans le commerce du monde ceux qui imitent tout, que ceux qui n'imitent rien.

Madame .... eſt inſuportable par le ſoin qu'elle prend d'imiter la Marquiſe d...,. mais avec tout cela c'eſt une fort bonne femme; Le.... eſt ſi ſingulier, que c'eſt aſſez qu'un habit ait plû à la Cour, pour n'en vouloir pas porter un de méme: auſſi c'eſt l'homme du monde le plus

bizarre,& il n'y a pas moyen de vivre avec luy.

§. La mode eſt une imitation autoriſé, & on peut conclure que qui ne veut pas ſuivre la mode, veut ſe donner ſur les autres une autorité particuliere.

Il y a des manieres & des airs que perſonne ne voudroit imiter, & qu'on imite pourtant malgré ſoy. Il y en a que tout le monde veut imiter, & qu'on n'imite jamais.

La Gouvernante d..... dit que l'accent Normand eſt pitoyable, & qu'il affadit le cœur, & cependant elle parle Normand, depuis qu'elle a été en Normandie.

Il n'y a point de Courtiſan, qui ſans même y faire de reflexion, ne tache d'avoir les airs du Duc de V... & ce Duc n'a pourtant fait juſques icy que de

mauvaiſes Copies.

Tout le monde dit conſtamment que le P. B. parle trop viſte en prêchant, & depuis qu'il eſt en vogue, tous les Predicateurs courent la poſte. Ce qui eſt bon en luy eſt un défaut dans les autres.

Ce n'eſt point une reflexion nouvelle de dire qu'on ne prend ordinairement que les défauts de ceux qu'on veut imiter : cette reflexion a été faite du tems d'Alexandre.

Ce qui fait qu'on imite plus aiſément les défauts que les vertus, n'eſt pas la ſeule difficulté de la vertu, c'eſt plus ſouvent le mauvais goût de ceux qui imitent.

On diſoit conſtamment que le Duc de la R... étoit un homme d'un merite rare, mais il n'y avoit peut-être pas 20. perſonnes à la

Cour capables de connoître ſon merite.

§. S'il faut du merite pour connoître le merite, il en faut bien plus pour l'imiter.

Dés qu'un homme paſſe pour avoir du merite, tout le monde a une ſecrete envie de l'imiter, mais chacun n'imite dans le merite d'un autre que ce qu'il en conçoit; ceux qui imitoient la mauvaiſe grace avec laquelle Alexandre portoit la tête s'en tenoient là, parce qu'ils n'avoient pas l'eſprit d'aller plus loin.

Quand on veut imiter quelqu'un, on le prend par où l'on peut: comme l'exterieur eſt ce qui frappe les yeux, c'eſt ce qu'on imite d'abord, & ce qu'on imite toujours; & c'eſt ſouvent tout ce qu'on imite en luy; on croit avoir ſon merite, quand on marche ou parle comme luy. Les uns pren-

nent de luy la maniere de s'habiller, les autres ſa démarche, les autres le ton de ſa voix : Il y en a peu qui aillent au delà.

Tous les airs des gens de qualité, bons ou mauvais, ſont imitez par le peuple, & tous les airs des gens d'eſprit ſont imitez par ceux qui ſe piquent de bel Eſprit. Mademoiſelle de Scudery écrit d'un grand caractere, il n'y a point de Bourgeoiſe ſe piquant de bel Eſprit, qui en écrivant n'allonge ſon caractere de demi-pied. Il eſt ridicule de voir un Marchand ou un petit Bourgeois affecter les airs d'un homme de qualité, mais il eſt bien plus ridicule de les voir affecter par un homme retiré du monde. Ils choquent dans un Bourgeois, mais ils irritent dans un Moine.

J'ay vû en paſſant dans la Province un premier Officier d'une

juriſdiction qui ayant ſçû que Mr le Duc en parlant de Mr ſon Pere diſoit *Mr mon Pere*, obligea ſes enfans de dire auſſi *Mr mon Pere*, *Madame ma Mere*. On luy repreſenta qu'il n'y avoit que les Princes qui parlaſſent ainſi, il répondit que puiſque les Princes parloient de la ſorte, il lui étoit permis à luy qui étoit le premier de ſa Ville de parler comme les Princes; déja ſur ſon exemple la moitié de cette Ville étoit perſuadée quand j'y paſſai que c'étoit ainſi qu'un enfant bien né devoit parler de ſon Pere, & il n'y avoit pas juſqu'aux enfans des Elus qui ne diſſent *Mr Pere*, *Mademoiſelle ma Mere*.

Quand le P.... prêchoit à la Cour, il ne diſoit plus comme il avoit dit auparavant, Monſeigneur de Louvoy, Monſeigneur de Paris, mais il diſoit mon de

Louvoy, Mon de Paris, & même retranchoit-il quelquefois le mon, & je me ſouviens que lui ayant dit un jour que j'avois ouy parler de luy chez Mr l'Evêque de Noyon il me répondit en me frapant ſur l'épaule : hé ! le pauvre Noyon, c'eſt mon amy. C'étoit bien mal connoître le reſpect qu'il devoit à un Prélat de ſa qualité.

Quand un Religieux s'oublie perſonne n'outre plus l'oubli & ne le porte plus loin.

§. Il eſt plus ridicule d'oublier ſon état que de forcer ſon naturel.

Chaque état & chaque naturel a des qualitez qui leur ſont propres; on ne les quitte jamais ſans ſe déranger de ſon devoir ou de la bien-ſeance.

Il faut rectifier le naturel, mais il ne faut pas le forcer; il faut

bannir ce qu'il a de vicieux ; mais conſerver ce qui luy eſt naturel.

Un défaut naturel vaut' mieux qu'une bonne qualité affectée.

Le vice & le crime à part, tout ce qui eſt naturel eſt bon quand il demeure naturel.

On peut imiter la vertu, le courage, mais on ne peut imiter le naturel.

On peut devenir original quand on ſçait demeurer dans ſon naturel, & on n'eſt jamais qu'une mauvaiſe copie quand on en ſort.

Le P. S. étoit naturellement lent, & il n'a pas laiſſé d'être grand Predicateur, il a travaillé ſur ſon naturel ; il auroit fait pitié s'il euſt voulu prêcher comme le P. B.

Il y a dans tout ce qui eſt naturel une perfection qui luy eſt

propre, mais il faut pour l'aquerir s'étudier & ſe connoître ſoy-même & tous les hommes ne ſont occupez qu'à étudier les autres; c'eſt pour cela qu'il y en a ſi peu qui réüſſiſſent.

Chaque Communauté a une eſpece de modele ſur lequel il ſe regle, il y a une maniere de prêcher pour les Abbez. Il y a eu une pour les Capucins, une autre pour les Feüillans, & les Jeſuites; tous ceux qui ſont d'une même profeſſion ſe reconnoiſſent en prêchant & ſe reſſemblent.

§. Il eſt difficile que ce qui eſt le même en tant de differentes gens ſoit naturel en tous.

On peut dire le même de chaque famille, & preſque de chaque Province.

J'allay il y a quelque-temps chez Mr. le M. T. je fus ſurpris

de l'entendre toûjours bredoüiller ; mais je fus bien davantage quand j'entendis bredoüiller chez luy ſon Maître d'Hôtel, ſon Cuiſinier & juſqu'à ſes laquais. On dit que depuis que le Gras.... eſt Gouverneur de...., tous les Gentils-hommes de ſon gouvernement prennent du Tabac & ſoufflent en marchant.

Rien ne marque mieux la foibleſſe de l'homme que le penchant qu'il a à imiter les autres.

Tout le monde prend aujourd'huy du Tabac & du Caffé ; on ne convient pas trop de l'utilité de l'un & de l'autre ; mais on peut dire que l'effet auquel ils ſervent le plus, eſt de nous faire imiter les autres : ils ne ſont bons qu'à cela.

Je connois des gens qui ſe fâchent tout de bon, quand ils voyent faire à d'autres ce qu'ils ne

ne font pas, & j'en connois qui ſe fâchent au contraire que d'autres faſſent ce qu'ils font.

Quand le Preſident de.... n'a pas d'appetit ; il querelle tous ceux qui mangent à ſa table ; & l'on ſçait que la Marquiſe de M... s'eſt broüillée avec une de ſes meilleures amies, parce que celle-cy aimoit les lapereaux que cette Marquiſe ne pouvoit ſouffrir.

J'ai vécu avec un homme qui ne pouvoit en aimer un autre, il ne le haïſſoit dans le fond que parce qu'ayant trois laquais, l'autre en voulut auſſi avoir trois.

Quand une choſe fait honneur on trouve mauvais que d'autres la faſſent, quand elle n'en fait point on trouve mauvais que d'autres ne la veüillent pas faire.

Perſonne n'eſt bizarre ſur cela par le ſeul caractere de ſon eſprit.

§. C'eſt la même vanité qui fait tout imiter aux uns & ne rien imiter aux autres.

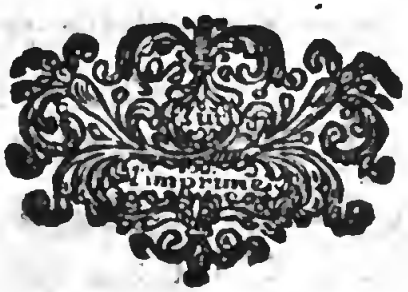
Le vieux Marquis de.... s'eſt opiniâtré à porter des colets & des chauſſes larges. Vous ne ſerez pas long-temps avec luy qu'il ne faſſe l'éloge de la vieille Cour & le procez à la nouvelle. On croit que c'eſt par avarice qu'il ne ſuit pas les modes, c'eſt par vanité.

La vanité qui rend un homme ſingulier eſt bien plus intraitable que celle d'un homme qui ſe fait le ſinge de tout le monde, dans l'un c'eſt orgueil & dans l'autre, ce n'eſt que vanité.

Souvent on n'imite les autres que pour ſe diſtinguer de ceux mêmes qu'on imite. Dés que le Prince de... avoit paru le matin au levé avec un habit nouveau; le Chevalier de R... paroiſſoit

le ſoir avec un habit ſemblable, il ne vouloit pas reſſembler à celuy qu'il imitoit, il vouloit l'effacer.

On croit qu'il y a bien plus de gloire à ſe diſtinguer d'un homme en l'imitant qu'en ne l'imitant pas, c'eſt le vaincre par ſes propres armes; c'eſt peut-être pour cela que le nombre de ceux qui imitent tout, eſt plus grand que de ceux qui n'imitent rien.



De l'Esprit.

LE Monde eſt plein de petits eſprits, mais il n'y a perſonne qui s'en croye du nombre.

La premiere choſe qu'on ſe dit à ſoy-méme quand on commence à ſe connoître, c'eſt qu'on a de l'eſprit, & c'eſt auſſi la premiere choſe que nous diſent nos amis.

Il n'eſt rien de plus difficile que de décider qu'un homme n'a point d'eſprit : il n'y a perſonne qui en ait ſi peu qui ne paroiſſe en avoir quelquefois. La moindre lüeur d'eſprit fait croire que le fond qui eſt caché eſt bon.

Un hõme qui n'a point d'eſprit

n'a qu'à ſçavoir ſe taire pour faire croire qu'il en a ; on juge preſque toûjours plus avantageuſement du ſilence que du diſcours. Il faut avoir beaucoup d'eſprit pour en faire toûjours paroiſtre quand on parle beaucoup. Il n'en faut que mediocrement pour en faire paroiſtre beaucoup quand on parle peu.

Il u'y a point de femme du grand monde qui ne paroiſſe avoir beaucoup d'eſprit, ſi on en juge par la maniere dont elle parle, mais ſouvent ce qui nous ébloüit n'eſt qu'une routine de diſcours que le grand monde luy a donné.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'eſprit pour parler bien, & ce n'eſt pas aſſez auſſi de parler bien pour prouver qu'on a de l'eſprit. Le langage du grand monde & de la Cour s'apprend comme une

courante & une chanſon.

Un homme qui aura un fond d'eſprit merveilleux, mais qui n'aura point l'uſage du grand monde ſera déconcerté, où un ſot broüillera.

L'eſprit ne demande pas moins d'exercice que le corps pour ſe dénoüer, on reconnoiſt à la ſeule maniere de ſe preſenter ou de faire la reverence un Provincial qui n'eſt point ſorty de ſa Province, & un eſprit qui n'eſt point cultivé par la converſation a auſſi une maniere groſſiere qui ſaute aux yeux d'abord, mais le mauvais air ne doit pas faire conclure qu'on a le corps mal fait, & il ne faut pas auſſi conclure qu'on n'a point d'eſprit quand ne ſçait pas le developer.

Il ſeroit aiſé de décider de ceux qui ont de l'eſprit ou qui

n'en ont pas, ſi tout le monde convenoit de ce qu'on doit entendre quand on dit qu'un homme a de l'eſprit, mais chacun en juge ſelon ſon goût & ſon genie. Un homme qui fait des pointes fades & de mauvaiſes plaiſanteries paſſe pour avoir de l'eſprit chez la Marquiſe d...., & on y regarde tout ce qui eſt naturel comme une petiteſſe d'eſprit.

Quoique tout le monde croie avoir de l'eſprit on ſe trahit ſouvent, & on marque par la maniere dont on s'attache à ceux qui en ont ou dont on parle qu'on n'a pas aſſez d'eſprit pour ſe ſoûtenir ſeul. Il y a peu de beaux eſprits de nôtre tems qui compoſent des ouvrages d'eſprit où l'on ne trouve citez mille fois & Voiture, & Mõſieur de la Rochefoucaut, c'eſt moins pour leur faire honneur qu'on les cite que pour s'en faire

à ſoi-même; on croit que c'eſt avoir de l'eſprit de connoître & de loüer un homme qui en a, mais ſouvent on le loüe ſans qu'on ſoit capable d'en juger, & tel qui cite Voiture ne connoît de Voiture que ſa reputation.

Il y en a d'autres d'un caractere tout oppoſé qui croient n'avoir de l'eſprit qu'en critiquant ceux qui en ont; je ne dirai pas lequel a plus d'eſprit, ou de celui qui loüe trop ou de celui qui critique, mais je dirai que l'un & l'autre croit n'en avoir pas aſſez pour ſe faire valoir par ſoy-méme. Les uns reſſemblent à ceux qui pour ſe rendre conſiderables à la Cour s'attachent à la faveur, & les autres à ceux qui font des ligues contre le favori; c'eſt une marque qu'on n'eſt point content de ſa fortune quand on ſe fait ou l'eſclave ou l'ennemi de la fortu-

ne d'un autre.

Le ridicule que Moliere a repreſenté dans cette republique des femmes ſçavantes, dont la premiere loi étoit, que nul n'auroit de l'eſprit qu'elles & leurs amis. Ce ridicule dis-je ſe trouve par tout, il y a dans toutes les Villes de Province un petit nombre de gens qui veulent que tout l'eſprit ſoit de leur côté : Tous ceux qui ne ſont pas de leur jeu, de leur repas & de leur commerce ſont de petits eſprits, j'ay vû quelquefois dans la méme Ville juſques à quatre ou cinq Republiques de la ſorte dont chacune croioit que tout l'eſprit de la Ville étoit retranché chez elle, & que c'étoit-là où il faloit le chercher; l'un diſoit c'eſt chez Mr le Lieutenant General, l'autre chez le Preſident, il n'y avoit pas juſques aux Chanoines qui ne vou-

luſſent que tout l'eſprit du grand monde fut chez eux.

Il y a peu de gens qui n'expriment en eux, ce ridicule, pour peu qu'on les connoiſſe, mais ceux où il eſt plus marqué ſont les Auteurs,

J'ay oüi dire à .... que Deſpreaux n'avoit point d'eſprit & à .... que Mr Arnaud étoit un ignorant.

Il n'y a gueres de gens aſſez Chrétiens pour trouver de l'eſprit à leur ennemis.

Il eſt plus difficile d'acquerir la reputation d'homme d'eſprit que celle de belle eſprit, un ſonnet ou un madrigal ſuffiſent pour donner celle-ci; mais il faut pour l'autre de la conduite & de la penetration.

Il y a bien de beaux eſprits qui n'ont gueres d'eſprit, & rien ne ruine plus l'eſprit que d'étre

bel eſprit ; on ne s'attache point au ſolide quand on ſe paie de bagatelles.

Il y a des gens avec qui on a toujours de l'eſprit ; & il y a des gens avec qui on n'en a jamais.

L'eſprit s'apprend comme tout le reſte, & je ſçay une Communauté où toutes les Religieuſes avoient de l'eſprit quand M. de Bellefont eſtoit leur Abbeſſe.

Une ſolitude outrée fatigue un grand eſprit & abruti un eſprit mediocre.

Quand un homme n'eſt pas capable de réüſſir à tout ce qu'il entreprendra, on ne doit pas l'apeller un grand eſprit.

Il y a des eſprits éminens pour une choſe, qui rampent dans une autre ; il ne faut pas dans la condition humaine aſpirer à la gloire d'être un eſprit univerſel ; la vie

ne ſuffit pas pour l'acquerir, on peut être capable de tout; mais un homme capable de tout ſçaura toujours ſe borner.

Il n'y a guere d'homme d'eſprit qui quand il ne réüſſit pas à une choſe s'en prenne à ſon peu d'eſprit, on s'en prend ou à ſa pareſſe, où à ſes affaires, & tous les jours j'entens des gens qui n'ont jamais pû ſçavoir le François qui eſt leur langue, ſe plaindre de ce que leurs parens ne les ont pas fait étudier; ils ſeroient diſent-ils devenus de ſçavans hommes, eux qui n'ont pû jamais devenir ſeulement des hommes raiſonnables. Quand on eſt convaincu par l'experience qu'on a faite qu'on ne ſçauroit réüſſir à une choſe, on a recours à une experience qu'on ne fera jamais pour faire croire qu'on auroit mieux réüſſi à une autre.

Quelque peine qu'ayent les hommes à accorder à un autre la reputation d'eſprit ; il y a par tout des gens qui paſſent pour en avoir plus que les autres. On ne ſçait comment ils ont pû s'établir dans cette reputation, puiſque pour un qui la leur cede, il y en a trente qui la leur diſputent.

Des Ouvrages d'esprit.

CE n'est pas assez d'avoir de l'esprit pour réussir dans les Ouvrages d'esprit ; il faut de l'éducation ; & quelqu'un qui conduise de bonne heure un esprit qui s'entéte ou s'égare toûjours quelque bon qu'il s'il soit , quand il se conduit tout seul, Lorsque j'étois au College tous mes Regens applaudissoient à mes compositions ; mais Patru déchiroit ce qui m'avoit attiré l'applaudissement du College.

Tous les Predicateurs qui ont été élevez dans les Provinces prêchent mal , & ne réussissent point à Paris; ce n'est ny manque d'esprit , ny faute d'éloquence,

c'eſt manque d'éducation ; mais cette éducation ne ſe prend pas de tout le monde ni en tous tems. Quand ... auroit été nourry à Paris, il auroit mal prêché. On ne ſe corrige plus quand on a paſſé l'âge de ſe corriger, & on s'entête de ſes défauts quand on n'eſt plus en âge de les corriger. Le P. . . auroit peut être auſſi bien prêché que le P. B. s'il avoit été auſſi docile que luy.

La plûpart des gens n'écrivent mal que parce qu'ils veulent trop bien écrire ; la nature nous à donné des penſées & la langue des expreſſions naturelles. Il ne s'agit que de connoiſtre les expreſſions & les penſées que l'une & l'autre nous a données ; mais la plûpart de ceux qui écrivent ne ſçavent, ny comment la nature penſe, ny comment la langue s'exprime. On rebute une

penſée, parce qu'elle eſt naturelle & une expreſſion, parce qu'elle eſt ſimple, & c'eſt pour cela qu'il les faudroit choiſir; j'aime mieux Virgile quand il nous décrit une petite fille jettant des pommes pour ſe faire voir, que le Taſſe quand il nous repreſente Tancrede ſe deſeſperant aux pieds de Clorinde. Une bagatelle naturelle me plaiſt plus qu'une merveile outrée. Le P. le M.... m'a toûjours fait rire dans les endroits où il a crû me faire pleurer. J'ay vû feu Mr le Prince rire de tout ſon cœur à la repreſentation de certaines tragedies, & être ſerieux à la farce.

Il n'y a gueres de gens d'eſprit qui n'écriviſſent & ne parlaſſent bien s'ils ſçavoient toûjours ce qu'ils veulent dire quand ils écrivent ou quand ils parlent. Le ſtile embarraſſé ne vient que de

ce que la penſée n'eſt pas nette. Le Bourgeois Gentilhomme de Moliere, tout groſſier qu'il étoit, ſçût bien parler & bien écrire dés qu'on le reduiſit à dire ce qu'il penſoit; & il n'y a pas long-tems qu'une Dame me montrant une Lettre pleine de galimatias qu'elle avoit écrite, je luy demanday aprés l'avoir leuë ce qu'elle avoit voulu dire. Je veux dire, reprit-elle, que le Roy en donnant un Gouvernement à Mr Tel a recompenſé ſon merite & m'a donné une extréme joye: hé bien dites le donc Madame, luy répondis-je, & vous écrirez bien; elle me crût, & au lieu d'une lettre pleine de galimatias comme étoit celle qu'elle m'avoit montrée, elle écrivit une fort jolie lettre.

Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille beaucoup d'art pour bien

écrire ; mais cet art s'apprend bien-toſt quand on a de l'eſprit, pourvû qu'on ne ſorte point du naturel, & il ne s'apprend jamais quand on en ſort.

La premiere étude neceſſaire à ceux qui veulent bien parler & bien écrire, c'eſt celle de la nature, aprés celle-là il faut ſçavoir ſa langue ; & enſuite le genie & le goût du ſiecle où l'on vit. Il eſt difficile qu'un homme d'eſprit qui ſçaura ces trois choſes écrive mal, mail il n'écrira jamais bien s'il ignore l'une des trois ; j'avoüe que les uns ont plus de genie que les autres, & qu'avec une connoiſſance égale de ces trois choſes on n'écrit pas toujours êgalement bien : mais on n'écrira jamais abſolumcnt mal quand on les connoitra toutes trois.

Une lettre peut n'être pas cor-

recte & être pourtant une fort belle lettre ; & on peut auſſi écrire correctement & écrire mal.

Les negligences & les fautes d'ortographe ne gâtent point les lettres d'une femme, mais elles choquent dans celles d'un homme.

Une femme ou un cavalier qui peut écrire correctement, a tort de croire qu'il y a du merite à ne le pas faire ; mais un Pedant a bien plus de tort de vouloir obliger tous les Cavaliers & toutes les Femmes à écrire correctement.

Il y en a beaucoup en qui la memoire tient lieu d'eſprit, & tel Auteur que je connois a donné trente gros volumes au public ſans avoir de l'eſprit.

De tous les Auteurs ceux qui ont le plus d'eſprit ſont ſouvent ceux qui ne donnent preſque rien

au public. Un homme d'esprit a de la peine à trouver un ouvrage bon, & encore plus à le mettre au jour quand il le croit mauvais.

Gargon a fait en trois ou quatre ans deux cent trente sermons de compte fait, & Silverius en dix ans en a fait à peine dequoy fournir un Carême.

Les esprits superieurs passent presque tous pour paresseux. Ils ne le sont pas plus que les autres; mais on apelle paresse en eux ce qui n'est au fonds que delicatesse & penetration; on fait peu de choses quand on veut réüssir à tout ce qu'on fait; & une marque presqu'infaillible qu'un homme a un esprit mediocre, c'est de le voir donner tous les ans un gros volume au public; Il fait un livre comme un masson fait une maison, l'un & l'autre tra-

vaille à la tâche.

Rien ne gâte plus l'eſprit que de lire de mauvais ouvrages; tous les petits romans & toutes les petites hiſtoriettes ne ſont pas ſeulement contraires à la pureté des ſentimens & des mœurs. Ces ſortes de livres gâtent encore plus l'eſprit que le cœur. Je ne croy pas que Mᵉ D... ne ſoit pas honneſte femme quoi qu'elle paſſe ſa vie à lire des livres d'amourettes; & qu'elle ait une bibliotheque choiſie de tous les rebuts de Barbin; mais elle s'eſt rendu l'eſprit incapable de goûter une bonne choſe depuis qu'elle n'a de goût que pour les mauvaiſes. Les recits d'Eſther lui paroiſſent fades en comparaiſons de ceux d'Atis ou de Theſée, & la paſſion lui ſemble moins bien traitée dans Enée & Didon, que dans quelque Ducheſſe d'Eſtramene ou quelque

Marquiſe de Ravezan.

Je ſçai un Avocat du Parlement qui paſſe pour bel eſprit, & qui m'a avoüé de bonne foy qu'il ne trouvoit aucun ſublime dans l'Ecriture Sainte. Il me regarda comme de l'autre monde quand je lui repondis qu'il y avoit dans l'Ecriture Sainte plus de grandeur & plus de beauté qu'en tous les Auteurs profanes, ſoit pour l'éloquence, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour le genre hiſtorique : il ſe mit à rire de ma propoſition, & je n'entrepris pas de le deſabuſer, un homme qui ne connoit pas le ſublime de ce Livre divin n'a pas les premiers principes; la beauté d'un Livre comme celui là, doit ſe faire ſentir : & on ne peut la perſuader à qui ne la ſent point.

Un jour (s'il eſt permis aprés avoir parlé d'un Livre dicté par

le Saint Eſprit, de parler d'un livre profane) feu Monſieur le Prince ſoûtenoit qu'il y avoit dans Ciceron des endroits qu'on ne pouvoit lire ſans être émeu, il ſe fit aporter l'oraiſon pour Ligarius, il en lût un endroit ; & voyant que ceux à qui il l'avoit lû n'en ſentoient pas la beauté, il ferma le livre & ne leur parla plus de Ciceron.

Il n'y a rien où la reputation d'eſprit ſe donne à meilleur marché que dans les affaires : un homme a trouvé le moien de s'enrichir en dix ans: c'eſt dit-on, un homme d'eſprit. Il n'a pourtant eu beſoin pour cela que d'un peu d'aplication & de mauvaiſe foy. Un cul de plomb & un cœur dur font plus de progrez que l'eſprit en ce métier. G.... ne fit rien chez feu Mr C.... & C... s'y eſt enrichi.

Les grands eſprits ne ſont pas toujours les plus propres aux grandes entrepriſes : quand on découvre d'un coup d'œil tous les chemins qui conduiſent au méme but, on ne ſçait ſouvent lequel prendre.

Ne pouvoir ſe determiner eſt la marque d'un grand eſprit, mais ſçavoir ſe bien determiner eſt la marque d'un eſprit encore plus grand. Il arrive pourtant quelquefois que tel, faute d'étenduë d'eſprit, ſe détermine mieux que celui qui en a plus que luy.

Un homme qui ſe trouve dans d'heureuſes circonſtances paſſe aiſement pour un grand eſprit quand il a une grande ambition & un grand pouvoir; les hommes dans un état ſont comme les cercles & les rouës d'une machine : Un enfant fera tourner la plus groſſe machine quand chaque

que la partie qui la compoſe eſt à ſa place, & un eſprit mediocre peut gouverner des hommes que la crainte ou l'eſperance retiendra chacun dans ſon poſte.

J'ay lû en quelque part que le Cardinal Ximenés n'avoit qu'un eſprit mediocre. Je croy que l'auteur êtoit prevenu contre luy; mais je puis dire qu'il faut plus d'eſprit pour imaginer & compoſer la machine que pour la faire mouvoir; & ſi le Cardinal Ximenés me paroiſſoit un grand eſprit, ce ſeroit moins pour avoir remué ſi long-temps tant de reſſorts, que pour les avoir placez; de ſorte qu'ils ſe remuoient d'eux-mêmes.

L'experience ſert plus que l'eſprit dans la guerre & les negociations, & Mr.... qui avoit plus d'eſprit que Mr.... n'a gueres plus avancé que lui dans le che-

min de la gloire.

Les circonſtances où l'on commence à regner font ſouvent tout le merite & toute la diſtinction des Princes ; & je doute qu'Alexandre eut mieux valu que Ceſar s'il ſe fût trouvé dans les mémes circonſtances que lui , ou que Charlemagne eut merité le nom de Grand s'il avoit regné dans nôtre ſiécle.

De l'eſprit malin & ſatirique.

IL y a des gens dans le monde qui croyent que pour avoir de l'eſprit il faut ne rien aprouver & tourner toutes choſes en ridicule. Un de mes amis me mena il y a quelque tems chez une Dame qui paſſe pour avoir de l'eſprit, je la vis, & dans un viſite d'une heure que je lui rendis, elle ſe moqua de ſes voiſins, de ſes parens, de la Cour, de la guerre, de tout le genre humain & de moi-même parlant à ma perſonne; je n'ay jamais vû un tour d'eſprit plus extraordinaire, mon ami l'admira, & moi j'en fus indigné. Vous êtes lui dis-je, Ma-

dame, dans un beau quartier, *ouy Monſieur*, dit-elle, *& j'ay de jolies voiſines qui menent une jolie vie, la charité y regne & on ne refuſe rien à perſonne* : n'avez-vous point, lui dis-je, de nouvelles de l'armée, on dit que nos Officiers ſe diſtinguent fort. Meſſieurs vos parens, lui dis-je, vous voient ſouvent. J'en connois qui ſont fort honnêtes gens : *Mes parens*, reprit-elle, *je croyois qu'on ne les connoiſſoit qu'au Palais.* Je les ay vû ailleurs, repris-je auſſi-tôt, & je ſçay des gens qui les loüent fort, *c'eſt à dire*, reprit-elle, *que vous liſez le Mercure galant, car ce n'eſt que là qu'ils ſe font loüer.* Toute la converſation fut de ce caractere; & j'avoüe que jamais femme d'eſprit ne m'a tant fatigué que celle-là. Vous ne voyez rien me dit mon ami en ſortant, & ſi vous l'aviez miſe ſur d'autres matieres, elle

auroit brillé tout autrement; mon ami parloit de bonne foy, & il étoit perſuadé qu'il falloit avoir de l'eſprit pour être malin. Mile gens le croyent comme luy, & c'eſt là ce qui gâte les eſprits mediocres.

Il faut moins d'eſprit pour être malin que pour bon, Quand on eſt malicieux le cœur fournit juſques aux termes dont on exprime ſa malignité; un eſprit mediocre brille aiſement quand il eſt ſoutenu par un cœur malin: mais quand on a un bon cœur il faut beaucoup d'eſprit pour n'ennuyer pas. Je n'en ay point encore vû qui eut aſſez d'eſprit pour plaire toûjours en diſant du bien de tout le monde; cela n'eſt pourtant pas impoſſible; mais on ne veut pas ſe donner la peine d'eſſayer ſi on pourroit plaire par là. Madame D. S. dit

tout ce qu'elle dit avec tãt de delicateſſe que je ſuis aſſuré qu'elle ne parleroit pas avec moins d'eſprit ſi elle vouloit être bonne, c'eſt pure malice en elle de ne pas prendre ce party-là.

Il y a des gens qu'on propoſe dans le monde comme des modeles d'eſprit à qui ſi l'on avoit retranché la ſatire, la mediſance & les plaiſanteries on ne trouveroit point d'eſprit. On les admire parce qu'ils découvrent en chaque choſe quelque endroit ridicule & mauvais ; mais ce qu'il y a de mauvais & de ridicule en chaque choſe eſt bien plus aiſé à trouver que ce qu'il y a de bon; il ne faut pas avoir beaucoup d'eſprit pour trouver du mal dans les hommes, il n'y a preſque point de bien, c'eſt aſſez d'ouvrir les yeux pour voir en eux mille endroits ricicules & choquans ; je

croirois qu'il faudroit bien plus d'eſprit pour découvrir leurs bons endroits qui ſont & plus rares & plus difficiles à trouver.

Ce qui fait croire qu'un homme qui parle malicieuſement a de l'eſprit, c'eſt que tout le monde eſt porté à être de ſon ſentiment & à le croire : c'eſt moins la ſubtilité & la délicateſſe de ce qu'il dit que la malignité de ceux qui l'écoutent qui le fait paſſer pour avoir de l'eſprit : on aide ſouvent à ſa penſée par le mal qu'on penſe de ſon côté ; & on veut qu'un mot malin qui luy échape ſignifie beaucoup, parce qu'on penſe tout le mal qu'il peut ſignifier, ainſi à le bien prendre, l'eſprit de ceux qui l'écoutent contribuë autant à luy donner la reputation d'homme d'eſprit que le ſien propre. Mais on ne doit pas plus croire qu'un

homme a de l'eſprit quand il a beſoin de l'eſprit des autres; qu'on croit qu'un homme eſt liberal ou riche quand il dépenſe le bien d'autruy. D'ailleurs ce n'eſt point pour dire des choſes qu'on n'a point penſées qu'un homme malicieux paſſe pour avoir de l'eſprit; c'eſt pour ne dire que ce que les autres ont déja penſé; & ce n'eſt pas là ce me ſemble une marque de beaucoup d'eſprit.

Je ne ſçai donc pourquoi on aplaudit ſi fort aux eſprits malins & ſatiriques, peut-être ne leur applaudit-on que parce qu'ils nous donnent lieu de nous réjoüir aux dépens d'autruy ſans nous commettre; nous leur ſçavons bon gré de nous donner tout le plaiſir qu'il y a à rire de ſon prochain & d'en prendre ſur eux tout le danger & toutes les ſuites.

Ce n'eſt pas à dire du mal de ſon prochain qu'il y a de l'eſprit, c'eſt à luy découvrir le mal qui eſt caché ſous le bien dont il ſe pique; mais un homme qui n'aura que ce deſſein ne ſera ni malin, ni ſatirique, il n'offenſera perſonne & inſtruira tout le monde.

Il eſt impoſſible que dans un Ouvrage où l'Auteur ſe propoſera de reprendre les hommes de leurs defauts, on ne trouve des portraits reſſemblants, mais on ne doit pas toûjours croire que l'Auteur ait eu deſſein d'attaquer quelqu'un en particulier. On devroit en uſer à l'égard de ces ſortes d'Ouvrages, comme on en uſe tous les jours dans la converſation. Quelque précaution qu'on prenne il échape ſouvent de dire des choſes qui ſeroient offençantes ſi elles étoient relevées, mais

les gens qui ſçavent vivre ne les relevent point. Dez qu'on eſt en converſation tous ceux qui la compoſent établiſſent entre eux une certaine bonne-foy ſur laquelle chacun ſe repoſe de ſes bonnes intentions, & ce n'eſt que parmi les eſprits tracaſſiers qu'on prend tout à la lettre. On doit mettre en ce rang tous ceux qui dés qu'un Ouvrage moral ou critique paroît ne s'occupent qu'à juger des intentions de l'Auteur, & qui lui font dire tout ce qu'ils s'imaginent qu'il a voulu dire. Les hommes n'ont point droit de juger des intentions, c'eſt un jugement que Dieu s'eſt reſervé.

Du commerce des Femmes.

DEUX femmes ſe trouverent il y a quelque tems dans une Compagnie. On parla d'un homme qui paſſe pour avoir beaucoup de merite, & pour être fort aimé des femmes. Un homme comme luy, dit l'une de ces femmes, m'en conteroit toute ſa vie qu'il perdroit ſon tems; & moy, repartit l'autre, je ne répondrois pas s'il m'en contoit qu'il ne pût réuſſir. Celle-cy parloit bien plus juſte que l'autre, & elle étoit peut-être plus honnête femme.

Il eſt ridicule à une femme de ſe vanter d'être incapable d'une foibleſſe qui eſt née avec elle &

qui eſt nourrie en elle par l'amour propre & l'oiſiveté.

Il n'y a point de femme qui ne veüille être aimée, & c'eſt pour cela qu'il n'y en a point qu'il ne la ſoit.

Une femme n'aime pas toûjours ceux dont elle eſt aimée; mais elle ne les haït jamais tant qu'elle s'en croit aimée, les reſolutions d'une femme ne tiennent point contre la perſeverance d'un homme qui aime bien. Toutes les femmes affectent d'être fieres, & aucune ne l'eſt autant qu'elle devroit.

Il n'y a que la fuite de l'occaſion qui rendent honneſtes femmes celles qui ne le ſont pas par temperamment.

Le temperamment eſt un garde peu ſûr de la chaſteté, il ne faut pas trop s'y fier. La complaiſance donne ce que le tempe-

rammment refuſe & le temperamment ne refuſe pas long-tems ce que la complaiſance accorde, on le change à force de le ſurmonter.

Quand on a changé le temperamment en cette matiere, il va plus loin qu'un autre, & la victoire diſputée eſt plus entiere & plus conſtante que celle qu'on obtient d'abord.

La vanité fait bien plus de galanteries que la débauche ou le plaiſir, on n'aimeroit perſonne ſi l'on ne s'aimoit ſoy-méme.

Il y a des femmes aſſez habiles pour ſatisfaire par une double galanterie, & la vanité & l'amour du plaiſir, mais s'il falloit opter, le choix ſeroit pour ce qui ſatisfait la vanité, les femmes ont ſur cela plus de force que les hommes.

La vanité eſt toûjours la paſ-

ſion dominante d'une femme, & elle ne l'eſt pas toûjours d'un homme.

Une femme galante croit ſauver la honte d'un attahement quand elle l'a porté au dernier excez, elle ne rougit plus d'aimer quand elle croit que rien ne manque aux emportemens de ſon amour; ſa vanité va juſqu'à faire gloire des lettres qu'elle a écrites quand elle s'imagine écrire avec plus d'eſprit & de paſſion qu'une autre. Sans cette extravagante vanité le public n'auroit point vû certaines lettres qui courent dans le monde. Ces affreux myſteres ſeroient demeurés dans le ſilence, & mille jeunes eſprits n'auroient point été corrompus pat les détails impurs qu'une femme emportée y fait des déreglemens de ſon cœur.

Le merite & la qualité recu-

lent plus ſouvent auprés d'une femme galante le ſuccés d'un Amant qu'ils ne l'avancent. On fait moins languir ceux qui ſatisfont moins la vanité, mais auſſi on les ſacrifie plûtôt.

Il n'y a point de femme ſi galante qui ne devienne chaſte quand il y va de ſon interêt ou de ſa gloire.

Il n'y a rien qu'une honnête femme oublie moins que les faveurs qu'on a obtenuës d'elle & & il n'y a rien qu'une femme galante oublie plûtôt.

Tout ce qui ſatisfait la vanité eſt du goût d'une femme galante; la débauche la plus honteuſe luy ſemble glorieuſe pourvû qu'il y ait quelque choſe qui diſtingue ſon merite.

Comme il n'y a rien de plus fidele qu'une honnête femme, il n'y a rien de plus infidele qu'une

femme galante.

On ne doit pas plus compter ſur la preferance d'une femme galante que ſur celle d'un Marchand, quelque promeſſe qu'on vous faſſe de vous garder l'étoffe que vous avez choiſie, on la donnera à celuy qui en offrira plus que vous.

Il y a quelque tems qu'un homme ſe plaignoit à moy de l'infidelité de ſa maîtreſſe, il ne parloit pas moins que de la poignarder, c'étoit pourtant l'homme du monde qui luy avoit fait le plus d'infidelite. Il vouloit la tuer pour une infidelité, luy qui ne luy avoit jamais été fidele.

C'eſt la plus ordinaire injuſtice des Amans & des Maris. Ils ſe perſuadent qu'il n'eſt permis qu'à eux d'être infideles, & ils ne peuvent pardonner dans leurs femmes ou leurs maîtreſſes les

crimes dont ils leur donnent l'exemple.

La défiance & la jalouſie ne ſervent point à rendre une femme chaſte, elles ne ſervent qu'à lui faire mieux cacher ſes intrigues; le ſeul moien de rendre une femme chaſte, c'eſt la confiance & la chaſteté de ſon mary.

§. Le premier ſoin des Amans c'eſt de tromper celles qu'ils aiment, & d'empêcher qu'on n'en ſoit trompé.

§. L'eſtime eſt le ſeul lien qui puiſſe conſerver l'union des Amans ou des gens mariez; l'amour ne ſert ſouvent qu'à les déſunir. Ce qui cauſe l'amour n'a qu'un tems, ce qui cauſe l'eſtime dure toujours.

§. Le trop grand amour qu'on témoigne à une femme l'embaraſſe plus qu'il ne luy plaît, ce n'eſt pas toûjours un moien ſûr

pour ſe faire aimer que de ſentir beaucoup d'amour, on en témoigne ſouvent plus quand on en ſent moins.

On ne peut pas avoir plus d'eſprit & plus de merite qu'en a le Marquis de..... Cependant il n'eſt point aimé de la Comteſſe de.... qu'il aime paſſionnement; la raiſon qui empéche qu'il ne ſoit aimé, c'eſt qu'il aime de trop bonne foy, il ſeroit plus heureux s'il étoit auſſi fourbe que le Comte de...

Un homme qui ne ſent point d'amour place bien mieux qu'un autre ces ſoins qui engagent les femmes: plaire eſt un art qui demande du ſang froid & de la raiſon pour y réüſſir, la paſſion qui ôte l'un & l'autre n'eſt gueres capable d'aprendre & de ſuivre les preceptes de cet art.

Si l'on n'aimoit que d'hon-

neſtes femmes, ou ſi l'on étoit toûjours aimé de celles qu'on aime, il ne faudroit point d'art pour leur plaire.

Un homme ſçavant ſoûtenoit il y a quelque tems, que l'eſprit ſervoit beaucoup à l'amour : un homme de la Cour, luy prouva qu'il y nuiſoit plus qu'il n'y ſervoit.

On ne ſçauroit jamais connoître nettement ſi l'on eſt aimé ou ſi on ne l'eſt pas; toutes les marques d'amour quelques fortes qu'elles ſoient ne ſuffiſent pas pour donner ſur cela une aſſurance parfaite.

C'eſt une étrange bizarerie des Amans, ils veulent être aimez ; ils exigent tout ce qu'ils imaginent de témoignages d'amour ; ils ne ſont jamais contents tant qu'ils leur reſte quelque choſe à ſouhaitter, & ils le ſont

encore moins quand ils ne ſouhaittent plus rien.

§. L'amour ſe dêtruit par luy-même, on ne goûte plus quand on le poſſede ce qu'on a le plus ſouhaitté.

§. En travaillant à convaincre qu'on aime, on travaille à ſe rendre mépriſable, on mépriſe l'amour quand on n'en doute plus: quand un homme peut ſe dire à luy-même, je ſuis aimé d'une telle; il l'a menage moins qu'un autre.

§. On peut reſiſter au plaiſir d'aimer, mais on ne reſiſte gueres à celuy d'eſtre aimé.

§. L'amour qu'on a pour vous, vous fait faire bien plus de chemin que celuy que vous avez.

C'eſt une erreur univerſelle de croire qu'eſtre aimé eſt une preuve de merite; ſi on mettoit tous ceux qui ſont aimez dans une ba-

lance, le nombre des ſots l'emporteroit ſur celuy des honnêtes gens.

Une belle perſonne plait quelque fois peu, parce qu'elle ſe croit trop ſeure de plaire.

La beauté ne ſert que pour la premiere veuë; il n'y a point de laide femme qu'on ne trouve belle à la longue, quand elle peut ſe faire aimer.

La beauté & la laideur reviennent preſque au même; & l'une & l'autre diminuë à force de les voir, & on auroit de la peine à dire pourquoy une belle femme paroiſt moins belle, & une laide moins laide, la ſeconde fois qu'on la voit.

§. La beauté a plus à perdre que la laideur à ſe faire voir.

§. Se déchaîner contre les femmes ou ſe vanter de leurs faveurs vient du même principe,

l'un & l'autre eſt une marque qu'on n'a pû réuſſir auprés d'elles : mais entre ces deux marques, celles qui prouve le plus qu'on eſt malheureux ; c'eſt de ſe vanter qu'on ne l'eſt pas.

Jamais une femme galante ne ſe confie à perſonne, qu'elle ne s'en repente, & qu'elle ne faſſe porter à celuy qui l'a écoutée la peine qu'elle a d'avoir parlé.

J'en ſçay une, qui découvrit je ne ſçay comment, une ſecrete intrigue à un amy, qui ne la luy demandoit pas : quelque diſcretion qu'ait eu cet homme, il n'a pû continuer à eſtre ſon amy; elle s'eſt imaginée que c'étoit luy qui avoit apris au public tout ce que ſa mauvaiſe conduite avoit fait deviner de ſon intrigue.

Il eſt dangereux de confier ſon ſecret, mais il eſt encore plus d'avoir le ſecret d'autruy, & pour

eſtre eſtimé des femmes de ce caractere, il faut les laiſſer croire qu'on ne les connoit pas. Elles ne peuvent preſque ſe perſuader qu'on puiſſe les connoiſtre & les aimer.

Il n'y a gueres de femme décriée qui ſe croye auſſi décriée qu'elle eſt. Madame D.... qui eſt tous les jours juſqu'à deux heures aprés minuit dans le fonds d'un appartement, ſeule avec L.... s'imagine que perſonne ne parle d'une intrigue dont ſes propres domeſtiques raillent & peſtent dans la cuiſine.

§. Un.... teſte à teſte, qui fait veiller des domeſtiques, ne leur paroiſt point innocent.

Il ſemble que tous les romans n'aient été entrepris qu'à la gloire de l'amour; mais dans le fonds il n'y a point de livres où l'amour ſoit repreſété d'une maniere plus

mépriſable ; & je ne voudrois pour guerir un homme de bon ſens de cette paſſion, que luy mettre devant les yeux les ridicules perſonnages qu'elle fait faire dans les Romans, aux plus grands Heros de l'antiquité. Je ne puis retenir mon indignation quand je vois un Heros comme Pharamond ou Orondate ; & il faut que le goût de nôtre ſiécle ait été bien dépravé pour avoir pû ſe plaire à voir ſur le theatre ou un Conquerant dire des douceurs à ſa Maitreſſe pendant qu'il faut combattre, ou un Roy barbare s'amuſer à queſtionner une fille dont il eſt jaloux pendant qu'il voit les ennemis à ſes trouſſes.

§. La vanité des femmes & la complaiſance des hommes ont compoſé tous les Romans.

Les attentats qu'on fait contre l'Hiſtoire

l'Hiſtoire dans ces ſortes de livres, ne les rendant pas moins mépriſables que les attentats qu'on y fait contre le bon ſens; & je ne ne ſçay comment on peut donner cours à des ouvrages où la nature & l'Hiſtoire ſont également falſifiées, mais où la vertu eſt encore plus maltraittée que l'hiſtoire & la nature.

La plûpart des faiſeurs de Romans veulent nous repreſenter une grande vertu jointe à une grande paſſion; mais de la maniere dont ils s'y prennent ils ne connoiſſent ny la paſſion ny la vertu. Ils outrent l'un & l'autre, pour avoir lieu de dire de jolies choſes, & former des avantures ſurprenantes, ils font faire à des femmes toutes mondaines des actions plus heroiques que n'en ont fait les plus

grands Saints, ils leur donnent une force en s'occupant ſans ceſſe de leur paſſion, que l'on ne peut obtenir que par le jeûne & la priere; on a beau dire, que ceux qui veulent étudier la chaſteté dans des exemples ſi pernicieux ne deviendront jamais chaſtes; & quoy que la vertu ſoit auſſi grande dans les Romans que la paſſion, on n'y apprendra jamais que celle-cy.

De la Religion.

IL y a des gens qui n'ont point de religion, mais le nombre en eſt rare, il y en a qui ne ſçavent pas leur religion, & le nombre en eſt infiny.

S'il y a des gens qui n'ayent pas de religion, ce ſont des gens à qui une paſſion violente ou un dereglement continuel ôte l'application neceſſaire pour ſe convaincre de la religion ; on n'eſt pas étonné qu'un homme yvre, faſſe, diſe & penſe des extravagances ; & je ne ſuis pas étonné qu'un homme toûjours enyvré ou de l'ambition ou du plaiſir prenne un party auſſi extravagant que celuy de n'avoir

pas de religion.

Le Comte D.... a passé toute sa vie pour n'avoir pas de religion, mais il s'est reconnû à la mort; l'yvresse a passé, & le bon sens luy est revenu.

S'il y en a qui aprés une vie impie sont morts tranquillement dans l'impieté, c'est que l'yvresse a continué jusques là; peut-être aprés avoir esté enyvrez du plaisir, se sont-ils enyvrez à la mort de la fausse gloire de ne pas se démentir; rien n'est plus ridicule que cette gloire, c'est comme si un homme se faisoit une gloire d'estre toujours yvre.

La gloire qu'on se croit donner en passant pour n'avoir pas de religion est aussi mal fondée que si on se croyoit donner de la gloire en passant pour n'avoir ny justice, ny probité.

Le principe de ces vertus est

moins cimenté en nous que celuy de la religion.

Il y a des gens qui naturellement ſont injuſtes & malhonneſtes gens, mais il n'y en a point qui ſoient naturellement impies.

Si un homme me diſoit qu'il n'a pas de religion, je ne le croirois pas quand il me diroit qu'il a de la probité.

Quand on eſt capable d'étouffer la religion dans ſon cœur, on eſt encore plus capable d'y étouffer toutes les vertus.

Ce qui fait croire qu'il y avoit du merite à n'avoir pas de religion, & que c'étoit la marque d'un eſprit fort; c'eſt la diſpoſition où ſont les hommes d'admirer tout ce qui n'eſt point ordinaire. Plus le commun des hommes donne dans la religion, plus il ſemble qu'on ſoit un homme

extraordinaire quand on s'en écarte. Il faudroit par la même raiſon admirer un homme barbare & le traiter d'eſprit fort, quand il étouffe tous les ſentimens de la nature, parce qu'il n'eſt pas ordinaire qu'on étouffe ces ſentimens.

Si j'étois aſſez extravagant pour admirer un homme qui diroit qu'il n'y a point de Dieu, pourquoi n'admirerois-je pas un homme qui diroit qu'on peut égorger ſon pere ? l'un ne croit point ce que les autres croient, & l'autre ne ſent pas ce que les autres ſentent; ſi j'admire l'un je dois admirer l'autre, ou ſi j'ay de l'horreur d'un homme cruel & denaturé, je dois avoir la même horreur d'un homme impie.

Ce qui fait qu'on n'a pas la même horreur d'un impie que d'un

parricide, c'eſt que tout le monde n'a pas autant de raiſon de ſouhaiter la mort de ſon pere qu'on en a de ſouhaiter qu'il n'y ait point de Dieu.

Rien n'accomode plus les paſſions que de croire qu'il n'y a point de Dieu, la commodité qu'on y trouve diminuë l'horreur de l'impieté; il en eſt de cela comme de tout le reſte.

§. On ſe familiariſe au vice quand il eſt utile.

Le chemin le plus court pour ſatisfaire ſes paſſions eſt de n'avoir pas de religion; & le chemin le plus court pour n'avoir pas de religion eſt de ſatisfaire ſes paſſions. Quand on s'engage dans l'un de ces deux chemins on va plus loin qu'on ne penſe. C'eſt une folie de pretendre avoir les mœurs reglées quand on n'a pas de religion, & c'eſt une fo-

lie preſque égale de pretendre avoir de la religion quand on a les mœurs toujours dereglées.

Il y a peu de gens qui prennent de leur chef le party de n'avoir pas de religion, on a beſoin pour cela d'être aidé par d'autres.

J'ay connu une Dame qui d'une grande devotion étoit paſſée juſqu'à l'endurciſſement ; ſi on lui eut demandé pourquoi elle n'avoit plus de religion, elle auroit pû répondre que c'eſt parce qu'elle avoit un commerce de galanterie avec Un..... fort ſçavant & fort eſtimé dans le monde.

Quand un galant de ce caractere ne luy auroit pas prouvé l'impieté en dogmatiſant, il la luy auroit prouvée par ſon ſeul exemple ; on ne croit pas aiſément qu'un homme qui paſſe du crime

à l'autel ait de la religion. S'il y a des impies parmi les femmes & le peuple, c'eſt aux mauvais exemples qu'il s'en faut prendre.

Si on connoiſſoit dans l'Etat qu'il y eut des gens qui fiſſent profeſſion de n'avoir pas de religion, un Prince ſeroit obligé de les punir pour le moins avec autant de ſeverité que les dueliſtes la raiſon pour laquelle on en ſouffre quelquefois qui ont cette reputation, c'eſt la difficulté qu'il y a de les convaincre. Un homme qui n'eſt que débauché parle ſi ſouvent comme un impie qu'on croit que ce qui paroit impieté n'eſt que débauche. D'ailleurs il eſt ſi difficile de n'avoir pas de religion qu'on a de la peine à ſe perſuader qu'un homme en vienne juſques là.

§. Il eſt difficile de punir l'im-

pie quand on ne veut pas punir le débauché.

Souvent un miſerable qui n'a point de protecteurs eſt puni cõme un impie quoi qu'il ne ſoit que débauché, pendant qu'un Grand qui eſt en faveur ne paſſe que pour débauché, quoi qu'il ſoit impie.

Nous avons la conſolation de voir qu'on eſt revenu dans nôtre ſiecle de cette fauſſe idée qui faiſoit appeller eſprits forts ceux qui n'avoient pas de religion. La mode en eſt paſſée, & on peut dire que la religion eſt aſſez à la mode. Mais il faut craindre qu'on ne faſſe profeſſion d'avoir de la religion ſans la connoître & ſans l'avoir étudiée.

Il y a quelque tems que j'allay entendre un fameux Predicateur avec un homme fort connu dans le monde pour ſon eſprit & ſon

ſçavoir. Je luy demanday aprés le ſermon ce qu'il penſoit du Predicateur ; il prêcheroit bien, me dit-il, s'il ſçavoit ſa religion.

Preſque tous ceux qui ſont d'un certain parti, accuſent ceux qui leur ſont oppoſez, de ne pas ſçavoir la religion.

Je ne ſçay s'ils ont raiſon, mais ce qui eſt vrai, c'eſt que tous les jours un Predicateur, un Sçavant un Homme éclairé ſe diſtingue d'un autre par mieux ſçavoir ſa religion que lui, c'eſt une marque qu'il y a des Predicateurs, des Hommes ſçavans & éclairez, qui ne ſçavent pas la religion.

Ce qui empêche de connoître & de ſçavoir ſa religion, c'eſt qu'on ne l'étudie pas de bonne foy. Les uns ne l'étudient point du tout & les autres ne l'étudient

que pour fortifier leurs préventions.

Qu'un Janſeniſte étudie S. Auguſtin, il trouvera S. Auguſtin Janſeniſte; un autre le trouvera autrement. On n'étudie point S. Auguſtin pour ſçavoir S. Auguſtin; on ne l'étudie que pour le mettre dans nôtre parti, on ne veut point être ce qu'étoit S. Auguſtin, mais on veut que S. Auguſtin ait été ce que nous ſommes.

On ignore plus dans la religion les concluſions que les principes. Tout le monde ſçait aſſez les loix de la religion en general, mais on les ignore dans l'application qu'il en faut faire.

Quelquefois à force de s'aveugler ſur les concluſions on s'aveugle auſſi ſur les principes.

Cette femme ne veut pas voir ſes ennemis, pour peu que vous

la preſſiez elle vous dira qu'elle n'y eſt pas obligée.

La plûpart de ceux qui ont écrit ſur la religion ont plus contribué à nous la faire ignorer qu'à nous en inſtruire, & je ne ſçay ſi les diſtinctions de l'école ſont des ſources de lumieres ou de tenebres.

Je ſçay un homme qui a paſſé toute ſa vie dans l'étude des Caſuiſtes, & qui n'a jamais donné une déciſion de Cas de conſcience qui ne fut fauſſe. J'en ſçay un autre qui ne s'y trompe jamais quoiqu'il ne les ait preſque pas lûs.

Le bon ſens eſt le meilleur de tous les Caſuiſtes, & un homme qui a du bon ſens & qui n'a point de prévention, s'il étudie ſa religion, l'apprendra infailliblement.

Un homme qui n'aura point

de prévention dans l'esprit ny de corruption dans le cœur aura toujours assez de bon sens pour distinguer la verité du mensonge: & il faut conclure que ce n'est jamais manque de bon sens qu'on s'égare dans la religion, c'est toujours ou par prevention ou par libertinage.

Des Devots.

ON a beau prêcher la devotion : preſque perſonne ne s'y détermineroit ſi l'on ne devoit trouver dans ſa devotion que la devotion.

L'âge & la cour, les mauvais maris & les mauvais amis ; l'adverſité & la veine gloire font plus de devots que les Predicateurs ; mais de toutes ces choſes, la vaine gloire eſt celle qui en fait le moins : On ne commence gueres par la vanité à être devot, il faut quelque autre motif ; mais on continuë par là ; bien des gens ſe rebuteroient de la devotion ſi la vanité ne les y retenoit.

§. L'azile le plus honneſte qu'on puiſſe trouver contre les

changemens que cauſe l'âge & la fortune, c'eſt la devotion.

Si l'on ſe refugie dans la devotion quand on a perdu quelque choſe des agrémens qu'on trouvoit dans le monde, c'eſt moins pour cacher la perte qu'on a faite que pour la reparer.

La devotion rend ſouvent plus qu'on n'a perdu. Camille n'eſtoit decriée que parmi les Bourgeois avant d'eſtre devote, & depuis qu'elle l'eſt elle frequente les Dames de la premiere qualité, & elle en eſt conſiderée. On la voit dans le carroſſe de..... où elle n'auroit jamais entré, & elle tient la ſerviette aux Princeſſes quand elles ſervent les pauvres.

Il eſt ordinaire à ceux que la fortune éleve de meconnoître leurs parens & de rougir de leur naiſſance; mais cet orgueil eſt encore plus ordinaire à ceux à

qui la devotion a donné un nom dans le monde. Camille ſe fait appeller Madame depuis qu'elle eſt devote, & elle ne voit plus ſes parens ; avant ſa devotion on l'appelloit Mademoiſelle, & elle alloit tous les ans faire les Rois chez un Marchand de la ruë S. Denis, qui eſt ſon oncle ; ces divertiſſemens Bourgeois luy paroiſſent maintenant indignes d'une Chrêtienne, elle n'eſt plus appellée qu'aux Hôpitaux & aux Aſſemblées qui ſe tiennent pour les Pauvres chez Madame la Ducheſſe de .... cela luy paroît bien plus Chrêtien, mais elle n'y iroit point ſi elle n'y devoit trouver que des Bourgeoiſes comme elle. La qualité eſt un relief dont la devotion a peine à ſe paſſer. Cette vertu languit quand elle eſt traitée par des perſonnes du peuple ; les gens de qualité la font

bien plus valoir.

On a trouvé le moien dans nôtre ſiecle de garder dans la devotion toute la delicateſſe des mondains. On en eſt quitte pour prendre des couleurs modeſtes ; les étoffes éclatantes ſont bannies & des meubles & des habits, mais la depenſe eſt égale ; le drap gris ne coûte pas moins que le damas ou le brocard.

Une dévote ſe diſtingue preſque toûjours par une table delicate & propre, on n'y donne point à la verité dans les excez de l'intemperance, mais on y donne dans les excez de la delicateſſe.

Aprés la table du Roy, c'eſt d'ordinaire à la table d'une devote que les pois vers paroiſſent les premiers. J'en ay mangé chez Madame de P.... avant qu'on en eût ſervi à la Cour.

Quelque don d'oraiſon qu'ait reçû une devote, il faut pour la faire prier un Oratoire à l'écart, c'eſt d'ordinaire l'endroit de la maiſon le mieux tourné & celuy qu'on montre le plus volontiers. Si les images qui parent l'Oratoire ne ſont d'un grand prix, on n'aura guere de conſolation dans l'Oraiſon, il n'y a gueres de devote qui ne montre ſon Oratoire avec autant d'éloquence & de diſtinction pour chaque tableau dont il eſt paré que celui qui montre le Treſor de S. Denis.

Un bon zele a inventé la coutume de parer ſes Oratoires & ſes Cabinets de Sentences tirées de l'Ecriture & des Peres; mais l'oiſiveté & la vanité ont bien outré cette coutume.

Le vrai moien d'empêcher que les veritez de la Religion ne frapent, c'eſt de les écrire en

lettres d'or & de les enchaſſer dans des quadres precieux. La verité ne touche plus dés qu'elle eſt l'ornement d'un Cabinet. Quand celuy à qui appartient un Crucifix, le montre comme piece qui coûte deux cent piſtoles, on ne penſe gueres à la Paſſion de Jeſus-Chriſt.

La plûpart traitent la devotion comme il y en a dans le monde qui traitent l'amour & l'amitié; ce qu'on demande à ceux qui veulent nous aimer, c'eſt le cœur; & c'eſt auſſi ce que Dieu demande à ceux qui veulent étre devots, mais le monde eſt plein d'amans & d'amis qui ne donnent à ceux qu'ils aiment que beaucoup d'offres, de ſervices & d'aſſiduitez exterieures, & le monde eſt encore plus rempli de devots qui ne donnent que cela à Dieu. Il n'y a rien où la prévention ſoit plus ſenſible, & en même temps plus difficile

à corriger que ſur la devotion.

Euloge & Euthime ſont deux hommes que j'ay connus aſſez particulierement. Euloge paſſe pour devot & Euthime pour honneſte homme.

L'un & l'autre a eu un grand procez, & ils ont des ennemis, j'ay fait un voyage avec tous les deux, & je les ay aſſez frequentez tous deux pour avoir connu leur caractere & leur genie.

La difference que j'ay trouvé entre le devot & l'honneſte homme; c'eſt que le devot avoit des inquietudes terribles ſur l'iſſuë de ſon procez, & que l'autre eſtoit fort tranquille ſur le ſien. Euloge ne ſçauroit pardonner à ſes ennemis, & Euthime ſemble aſſez les mépriſer. Celuy qui paſſe pour devot ne pouvoit ſouffrir la moindre incommodité

dans ſon voyage. Jamais les lits de l'Hoſtellerie n'eſtoient aſſez bons, jamais la viande aſſez bien apreſtée ; quand il eſtoit queſtion de compter c'étoit des chicanes & des querelles eternelles, celuy qui ne paſſe que pour honneſte homme s'accommodoit au contraire de tout & ne diſputoit jamais quand il falloit compter. Enfin dans le domeſtique Euthime eſtoit égal, aiſé à ſervir & aimé de tous ceux qui le ſervoient. Euloge eſtoit toujours chagrin, bizarre, & ne pouvoit garder un domeſtique deux jours.

J'ay auſſi fait un voyage avec Deux Dames, l'une eſtoit une jeune Marquiſe d'une des meilleures maiſons du Royaume, & l'autre une femme de cinquante ans qui eſtant veuve d'un homme de robbe, ne laiſſoit pas de

ſe faire appeller Marquiſe, quoy que ſa naiſſance fuſt fort baſſe, & que l'employ de ſon mary euſt eſté aſſez mediocre, mais enfin ayant du bien, ſa vanité & la complaiſance de ſes amis l'avoient renduë Marquiſe, & on ne l'appelloit point autrement.

Je ne connoiſſois gueres ni l'une ni l'autre, & je m'étois trouvé engagé à ce voyage par un de mes amis qui les connoiſſoit toutes deux.

Nous allions dans le gouvernement du Mari de la jeune Marquiſe où elle étoit attenduë, & toute la feſte étoit pour elle, la vieille Marquiſe n'étoit avec elle que comme une de ſes amies, mais on ne laiſſoit pas de luy faire part des honneurs deſtinez à l'autre. Dans la premiere ville où nous arrivâmes, dés que nous fûmes deſcendus de carroſſe la

jeune Marquiſe fut invitée à une promenade agreable, car nous êtions en Eté, mais la vieille qui s'eſtoit donné un air d'autorité, dit qu'il valoit mieux aller dans l'Egliſe la plus prochaine pour y entendre Veſpres. La jeune Marquiſe luy dit qu'elle pouvoit y aller pendant qu'elle ſe promeneroit. Cette reponſe choqua la vieille, mais elle le diſſimula, & prenant le chemin de l'Egliſe elle me pria de l'y accompagner; quoi que cette devotion me parut aſſez à contre-tems, ma complaiſance ne me permit pas de refuſer une occaſion d'entendre Vêpres. J'alay donc avec elle, & pendant le chemin elle ſe dechaîna contre la jeune Marquiſe, & m'en fit cent mediſances, ne l'épargnant pas même du côté de la conduite, j'admirois comment une femme ſi zelée pour

enten

entendre Vêpres étoit ſi médiſante.

Elle entendit Vêpres fort devotement, & eſtant finies nous retournâmes rejoindre la jeune Marquiſe qui ſe promenoit dans un Jardin. J'eûs pendant le cours de la promenade occaſion de l'entretenir en particulier, & je la mis ſur le ſujet de la vieille Marquiſe, elle m'en parla fort bien, & il ne luy échappa aucune médiſance. Je conclus que celle qui avoit preferé Vêpres à la promenade valoit bien moins que celle qui avoit preferé la promenade à Vêpres. J'eus ſujet dans la ſuite du voyage de tirer ſouvent la même concluſion.

La jeune Marquiſe qui n'étoit nullement devote n'eſtoit qu'une demie heure à ſa toillette, & étoit toûjours la premiere prête à partir.

La vieille y étoit trois heures & ſe faiſoit toûjours attendre.

La devote mettoit du rouge, & la jeune Marquiſe n'en mettoit point.

Il falloit à la devote un boüillon avant de ſortir du lit, & la jeune Marquiſe ne penſoit pas ſeulement à rien prendre avant de partir.

La jeune Marquiſe fuioit les harangues & les honneurs qu'on lui faiſoit dans un Pays où elle étoit la maîtreſſe, & la vieille Marquiſe qui n'y étoit qu'étrangere, non ſeulement alloit au devant des honneurs qu'on lui rendoit, mais ſe plaignoit quelquefois qu'on ne lui en rendoit pas aſſez.

Si on m'eût demandé laquelle de ces deux Marquiſes êtoit la devote, j'aurois prononcé ſans balancer en faveur de la jeune Marquiſe.

Cependant ce n'eſt pas ainſi que le monde en jugeoit, la jeune Marquiſe paſſoit du commun conſentement pour une Dame mondaine, & l'autre étoit univerſellement appellée devote.

§. Toutes ces ſortes de dereglemens dans leſquels donnent les devots, viennent moins du caractere de leur cœur que du caractere de leur eſprit; il ne faut pas conclure que tous ceux qui en uſent ainſi ſoient méchans, ils ne ſont que trompez : mais il eſt difficile de les détromper, & je ne crois pas, qu'on puiſſe jamais perſuader à Roſelle de vendre ſon caroſſe & ſes mignatures, de n'avoir point de migraine de commande, de voir ſes parens, & de ne pas porter ſes enfans à ſe faire religieux. Si l'on me demandoit quel eſt l'avis le plus important qu'on doive donner

aux devots, je dirois que c'eſt de ne point ſe mêler d'être devot avant d'être homme de bien.

La plûpart des devots font profeſſion de devotion ſans l'avoir étudié & ſans la connoître; ils ſont les mêmes qu'ils étoient avant d'être devots, mais ils donnent d'autres noms à leurs paſſions & à leurs vices; ils prennent pour penitence ce qui n'eſt ou qu'un remord naturel, ou qu'un regret de leur jeuneſſe ou de leurs plaiſirs. Ils appellent converſion ce qui n'eſt qu'un changement d'humeur; ils ſe perſuadent qu'ils ont une ſainte haine pour le monde quand ils n'ont qu'un ſecret dépit de ce que le monde les a quitté, ils aiment la retraite par un eſprit de pareſſe qui cherche plus à être à ſoi qu'à être à Dieu; ils ſe flatent de ſuivre les volontez du Ciel quand ils ne ſont gou-

vernez que par leur propre volonté ; ils ont du goût pour les mortifications, mais il faut qu'elles ſoient de leur choix ; en un mot ils cherchent moins dans la devotion à ſacrifier leur amour propre qu'à s'occuper.

Les faux devots ne doivent pas plus detourner un homme de bon ſens de la devotion que les faux braves doivent éloigner un homme de courage du party de porter les armes: & comme il ſeroit ridicule à un Gentilhomme de ne vouloir pas aller à l'armée parce qu'il y a bien de mauvais ſoldats, il eſt également ridicule à un chrêtien de ne pas prendre le party de la devotion parce qu'il y a bien de mauvais devots.

Ainſi il faut conclure que tout ce qu'on dit contre la fauſſe devotion ne ſçauroit faire de tort à la bonne qu'à l'égard de ceux

qui ont ou l'eſprit de travers ou le cœur endurci. Ce n'eſt pas qu'on doive approuver la licence qui a mis ſur un theatre profane la peinture d'un faux devot ; mais c'eſt moins cette peinture qui rend ce ſpectacle dangereux que le theatre où on l'expoſe.

C'eſt par la nature & le caractere de ce theatre qu'on devroit decider la queſtion qui ſe propoſe encore tous les jours, ſçavoir *ſi c'eſt un peché d'aller à la comedie* ; on ne ſeroit gueres en peine de decider cette queſtion ſi on conſideroit que le theatre avec tous ces accompagnemẽs reveille infailliblement ou fait naître des paſſions que l'Evangile nous oblige de combatre & de mortifier. On trouve au theatre un poiſon qui étouffe juſqu'aux vertus qu'on y repreſente.

Des Gens de bien.

IL n'y a que Dieu qui connoiſſe ſi un homme eſt vertueux ou non.

§. Toutes les marques de la vertu ſont équivoques.

Il ſe pourroit faire qu'un homme paroiſtroit toûjours homme de bien aux yeux des hommes ſans avoir une veritable vertu dans le fonds.

Perſonne ne ſe doit croire homme de bien qu'autant qu'il oublie dans l'exercice de ſes vertus ce que les hommes peuvent dire ou penſer de luy.

Quelque vertu que l'on ait on ne ſçauroit preſque ſe défaire des reflexions ſur le jugement des hommes, & c'eſt pour cela que

quelque vertu que l'on ait, il faut avoüer qu'on a peu de vertu.

Les actions qui paroiſſent les plus heroiques ſont ſouvent celles où il y a moins de vertu ; on ſe porte à une belle action par la beauté de l'action.

Une fille qui n'eſt touchée que de la beauté de l'action qu'elle fait, eſt payée de ſon renoncement au monde dés le jour de ſa profeſſion ou de ſa priſe d'habit ; l'aſſemblée contente ſa vanité, & les Religieuſes qui l'attirent, & les parens qui la laiſſent aller ne luy diſent autre choſe ſinon qu'elle fait une action heroique ; mais ſi elle n'a pas une veritable vocation ; dés qu'elle ſe ſera accoûtumée à ces flatteries ou dés qu'elle ne les entendra plus, elle ſe repentira de ſa belle action, dont elle s'eſt laiſſé ébloüir.

Je ſuis perſuadé qu'il y a de ſaintes vocations & des ames fideles qui portent à la religion un motif pur & une veritable vertu ; mais je puis toûjours aſſurer qu'il faut moins de vertu pour renoncer au monde que pour en ſoutenir le renoncement.

Rien ne marque mieux le peu de vertu qu'il y a parmi les hommes que de voir ceux qui ont la vertu la plus auſtere croire qu'ils ont beſoin de tems en tems de ſe relâcher par des divertiſſemens profanes.

Ce relâchement eſt effectivement neceſſaire, mais ſouvent en ſe relâchant l'eſprit, on ſe relâche de ſa profeſſion & de ſa vertu. Que devroit-on penſer ſi on voyoit les comedies de Moliere joüées dans des cloîtres par des Religieux déguiſez ; je ne dis

point que ce fut un crime, mais ce ſeroit au moins une marque qu'on retient toujours quelque choſe du monde auquel on a renoncé.

Un homme ne ſe doit croire homme de bien qu'autant qu'il eſt aſſuré ſur cela du temoignage de ſa conſcience; mais ce temoignage eſt quelquefois fort incertain, la conſcience s'aveugle & ſe flatte.

Ce qu'on prend pour temoignage de la conſcience eſt ſouvent un effet de l'humeur ou du vice.

Une humeur douce & pareſſeuſe vous retire des deſordres qui demandent de l'action & de l'emportement.

Il y a long-tems qu'on l'a dit, qu'un homme ſouvent fait le bien parce qu'il n'a pas aſſez d'eſprit pour imaginer le mal & de

courage pour le faire.

Quand la vengeance ne ſeroit pas un peché je ſuis aſſuré que Tel .... à qui je penſene ſe vangeroit pas parce que c'eſt l'homme du monde le plus pareſſeux & le plus inſenſible.

J'ay connu un homme qui étant accuſé d'une choſe dont *il* eſtoit innocent en parut coupable, & ſe laiſſa même condamner, parce que cela eſtoit plûtôt fait que de ſe défendre ; il fut découragé par la difficulté & la longueur qu'il prevoyoit qu'auroit ſa juſtification ; il n'eut pas le courage de l'entreprendre, & il aima mieux perdre quelque choſe de ſon bien & de ſa reputation que d'avoir l'embarras de ſolliciter ſes juges,& de mettre ſon innocence en ſon jour.

Un veritable homme de bien eſt celuy qui connoit en quoy

conſiſte la veritable vertu, & qui travaille de bonne foy à l'acquerir : jamais il n'ira plus loin, quelque progrez qu'il ait fait dans la vertu il luy reſte bien du chemin à faire, & l'on peut dire que le veritable homme de bien, eſt celuy qui croit ne l'être pas & qui veut le devenir.

Il y a des gens qui ne voudroient pas paſſer pour devots ; il y en a qui ne ſe ſoucient pas de paſſer pour gens de bien, mais il n'y en a point qui ne veuille paſſer pour honneſte homme ; on peut conclure, pour parler exactement, que ceux qui ſont ainſi diſpoſez ne ſont ny devots ny gens de bien, ny honneſtes gens; car qui dit honneſte homme, ou devot, dit homme de bien ; dés qu'on eſt l'un des trois, on eſt tous les trois enſemble.

Un homme de bien eſt devot,

parce que la premiere qualité de l'homme de bien eſt d'honnorer Dieu; il eſt honneſte hõme, parce que la ſeconde qualité de l'homme de bien eſt d'honorer ſon prochain; & on pourroit definir le devot un homme qui ſçait honorer Dieu; l'honneſte homme un homme qui ſçait honorer ſon prochain, & l'homme de bien, un homme qui fait l'un & l'autre. Ainſi, quoiqu'on ſe perſuade ordinairement que la qualité de devot dit plus que celle d'homme de bien; je ſuis perſuadé au contraire que celle d'homme de bien dit plus que celle de devot. S'il y a quelque choſe de plus en celle de devot c'eſt la grimace & l'exterieur.

§. L'homme de bien ne neglige pas l'exterieur, parce que la modeſtie eſt une vertu, mais il ne l'affecte pas, parce que l'affe-

ctation eſt un vice.

A regarder la maniere dont le monde en juge on pourroit dire, ſi j'oſe me ſervir de ces expreſſions, que le devot eſt un homme de bien avec toute ſa parure & tout ſon train, & que l'homme de bien eſt un devot en deshabillé.

Les habits ne font pas la difference des hommes, & de quelque maniere que ſe diſtinguent les devots, les gens de bien & les honneſtes gens; ces trois ne ſont qu'un dans le Chriſtianiſme.

Comme on ſe trompe en donnant la qualité de devot & d'honneſte homme on ſe trompe auſſi en donnant celle d'homme de bien.

On connoît un homme dans le monde, & je l'ay connu comme les autres, qui paſſe conſtamment pour un homme de bien, c'eſt un

homme qui par un ſcrupule de conſcience a refuſé un employ conſiderable dans l'état, on ne peut pas douter qu'il ne ſoit en cela homme de bien, mais il ne paye point ſes debtes & n'a aucun ſoin de ſes affaires, & je ne ſçay ſi on doit l'appeller homme de bien. Il ſemble dans le monde que la qualité d'homme de bien ne ſoit attachée qu'à de certaines vertus.

La chaſteté eſt ſouvent la ſeule vertu qui fait dire qu'un homme eſt homme de bien, quoyqu'on ſoit mediſant, quoy qu'on ſoit mauvais Juge, mauvais pere, mauvais mary, on ne laiſſe pas de paſſer pour homme de bien parce qu'on frequente les Egliſes, & qu'on ne donne point de ſcandale.

On loüe S. Alexis d'avoir abandonné ſa femme; s'il ne l'avoit

pas fait par inſpiration divine, ç'auroit été ou un ſcelerat ou un fou.

Je ſçai une communauté où un homme de la robbe s'étoit retiré, c'étoit le meilleur homme du monde & le plus pieux; mais mais quand je ſçus comment & pourquoi il s'étoit mis dans cette retraite, je doutai qu'il fut homme de bien. Il avoit quitté ſa femme qui vivoit encore, & il l'avoit quittée ſans ſon conſentement; il donnoit à une communauté religieuſe le bien de ſes enfans qu'il avoit contraint de ſe faire religieux : on ne devoit pas l'appeller homme de bien.

Ce n'eſt pas aſſez pour être homme de bien d'avoir de la vertu; il faut avoir la vertu que Dieu demande de vous, dans l'état où il vous a mis.

Ce qui empêche les hommes de

s'attacher à la vertu de leur état, c'eſt que la vertu n'eſt pas toûjours auſſi éclatante en un état qu'en l'autre.

La vertu d'un pere de famille, paroît commune, & celle de religieux paroît heroique. On quite la vertu commune pour courir à celle qui ſemble heroique. Un pere de famille veut vivre en religieux, il ſort de ſon état, il n'eſt pas homme de bien.

L'éclat de certaines vertus attire tout le monde à elles, & c'eſt pour cela qu'une vertu eſt à la mode en un tems & ne l'eſt plus en un autre, parce qu'elle n'a pas toûjours le même éclat. Les pelerinages étoient les devotions de nos peres, la mode en eſt paſſée, & ce ſont aujourd'huy les retraites qui ſont à la mode : tout le monde y donne. Voudroit-on dire que tous ceux qui

alloient à la Terre-Sainte étoient gens de bien ; & ſe perſuade-t'on qu'on ſoit homme de bien parce qu'on fait une retraite.

§. C'eſt avoir beaucoup de vertu de ne vouloir pas pratiquer de certaines vertus.

Un homme qui ſe borne aux vertus de ſon état quelque obſcures qu'elles ſoient, eſt quelquefois plus vertueux que celui qui aux vertus de ſon état veut joindre les vertus des autres états.

§. La vanité de la vertu n'eſt pas moins inſatiable que celle de la ſcience ; quand on ſe pique d'eſtre ſçavant on croit qu'on doit tout ſçavoir, quand on ſe pique d'être vertueux, on croit qu'il n'y a aucune vertu dont on ne doive avoir part.

Dieu veut que l'homme ſoit renfermé dans de certaines bor-

nes, & ſouvent le plus grand merite de l'homme conſiſte dans les bornes que Dieu lui a preſcrites.

Le cloiſtre, ou vôtre famille, ſont les bornes que Dieu a données à vôtre vertu; ſi vous allez au delà, peut-être vous égarerez-vous.

Il faut pour paſſer ces bornes que l'ordre de Dieu vous ſoit marqué. il y en a peu que Dieu apelle plus loin, & cependant tout le monde veut y aller.

La plûpart de ceux qui ſuccedent un autre dans un employ de pieté ne s'occupent qu'à faire des reglemens inconnus à leurs predeceſſeurs: je ne ſçay ſi c'eſt la vanité ou le zele qui les devore.

Des honneſtes gens.

LA qualité qu'on obtient plus aiſément & qu'on merite pourtant moins eſt la qualité d'honneſte homme; & ſi on prenoit les choſes à la rigueur je ne ſçay ſi on trouveroit dans le monde un homme qui dût être appellé honneſte homme. Eſtre honneſte homme c'eſt remplir tous ſes devoirs : & je n'ay encore veu perſonne qui eut cette perfection.

On convient qu'un homme injuſte n'eſt pas honneſte homme, & cependant Celius paſſe pour le plus honneſte homme de la Cour quoy qu'il ne vive qu'aux dêpens des Marchands qu'il ne paye point.

Si je diſois que Lemos ce riche Beneficier n'eſt pas honnête homme, tout le monde ſe récriroit contre moi, mais il a quatre Abbayes qui tombent en ruine faute d'en faire les reparations.

Qui jamais s'eſt avisé de croire que le jeune Caton ne fut pas honnête homme, mais il s'étoit horriblement laiſſé prevenir contre Ceſar, & il ne peut en démordre Je ſçai des Catons dans nôtre ſiecle qui ont leurs ennemis & leurs entêtemens, & qui n'ont fait perdre la cauſe à Portie que par entêtement & par inimitié.

Burrus ne voit point ſes parens, parce qu'il rougit de ſa naiſſance, il n'eſt point honnête homme.

Bardonnius a trompé Silverius qui le conſultoit, il l'a fait tomber dans le panneau pour faire ſa

cour: il n'eſt point honnête homme.

Diogene ne pouvoit trouver un homme, la lanterne à la main, je ne ſçay ſi avec mille lanternes il eût pû trouver un honnête homme.

§. Il n'y a point d'honnête homme que l'homme de bien; ou du moins un honnête homme qui eſt homme de bien eſt plus honneſte homme qu'un autre.

§. De tous les malhonneſtes gens, les plus malhonneſtes gens ſont les Religieux & les Prétres, quand ils ne ſont pas honneſtes gens.

La qualité d'honneſte homme eſt le titre que tout le monde donne à ſes amis, dés qu'on frequente quelqu'un, dés qu'on eſt en commerce avec lui, dés qu'on en a reçu du bien, il n'en faut pas davantage, c'eſt un honneſte homme.

Il n'y a point de malhonneſte homme qui ne ſoit honneſte homme à l'égard de quelqu'un.

En entendant parler il y a quelque tems de Mr D.... dans une compagnie où j'étois, je crûs que c'étoit un ſcelerat, & je fus fort ſurpris le lendemain d'apprendre qu'il avoit été nommé pour .... & de voir que ceux qui m'apprenoient cette nouvelle le traitoient du plus honneſte homme qui fût en France; auquel faut-il croire? peût-être avoit-on raiſon des deux côtez.

Il ſuffit de remplir de certains devoirs pour être honneſte homme dans le monde.

Un des plus grands maux qui ſoient dans le monde eſt la facilité avec laquelle on donne la qualité d'honnête homme. Comme on ne la refuſe preſque à perſonne, il n'y a perſonne qui ne croye la meriter.

C'eſt aſſez de paſſer pour honneſte homme auprés de quelqu'un pour croire qu'on doit paſſer pour tel à l'égard de tout le monde ; nous prenons pour ennemis tous ceux qui nous accuſent de n'eſtre pas honneſtes gens, on en appelle à d'autres ; & comme il n'y a aucun homme qui ſoit malhonneſte homme à l'égard de tout le monde, il n'y a perſonne qui ne croye avoir des témoins & des preuves qu'il eſt honneſte homme, c'eſt pour cela qu'on ne s'eſtudie point à l'eſtre en effet.

§. Si on l'étoit en effet, on le ſeroit à l'égard de tout le monde.

Comme on abuſe de la qualitê de devoit, on abuſe de la qualité d'honneſte homme.

On appelle devot, un homme qui n'a que la grimace de la devotion

votion, & on appelle honneſte homme un homme qui a des dehors & des manieres qui plaiſent & qui flattent.

Un homme aime la dépenſe & traitte magnifiquement, c'eſt un honneſte homme.

Un homme a l'humeur agreable & la converſation enjoüé, c'eſt un honneſte homme.

On ſçait que Licidas à diſſipé le bien d'autruy, il en eſt convaincu, & ſa diſſipation a été ſi grande qu'il n'a preſque point d'amis qui ne ſe reſſentent des effets de ſa mauvaiſe conduite, on ne laiſſe pas de dire qu'il eſt honneſte homme, parce qu'il a obligé bien du monde dans le tems qu'il manioit les deniers publics, on oublie que ſa diſſipation n'eſt venuë que de là, on pardonne le crime par la maniere de le faire.

De la Conſcience & des Oeuvres Chrêtiennes.

TOUT le monde eſt capable d'entendre la voix de la conſcience, c'eſt de toutes les choſes qui nous parlent celle dont la voix eſt la plus intelligible ; mais il y en a qui ne l'écoutent point, & il y en a encore un plus grand nombre qui font dire à leur conſcience tout ce qui leur plaît. Je ſuis aſſuré que Curion n'a jamais écouté ſa conſcience, quand il a plaidé la ſucceſſion de Geſive, mais je ſuis encore plus aſſeuré que Batilde a fait parler ſa conſcience quand elle a cru en qualité de devote être obligée de ſe charger de la commiſſion de ve-

nir accuſer Silverius des ſotiſes que la calomnie lui impoſoit.

Je ris toutes les fois que j'entens Eufeſius, ce juge inique, répondre à ceux qui le ſollicitent qu'il fera ce qu'il croira devoir faire en conſcience, j'aimerois preſque autant qu'il dit qu'il ne fera rien de tout ce que ſa conſcience lui dictera, car ſa conſcience eſt ſi fort corrompuë à force d'injuſtice qu'elle ne lui ſemble plus dicter que des injuſtices, Quand il a perdu S... de reputation pour ſe vanger, il diſoit qu'il l'avoit fait en conſcience.

Il y en a en qui la conſcience prend tous les plis qu'on veut lui donner, mais il y en a en qui elle reſiſte: il y a des femmes galantes auſquelles il faut toujours un Confeſſeur; elles ne peuvent continuer le mal, ſi elles ne s'en

confeſſent, mais elles ne s'en corrigent pas pour cela, elles ne cherchent pas à donner le repos à leur conſcience, elles ne cherchent qu'à lui donner quelque appas qui l'empêche de crier, cet aveuglement paroît inconcevable, mais il eſt ordinaire : toutes les ſcrupuleuſes de profeſſion ſont preſque de ce caractere, elles ne donnent à leur conſcience qu'un repos paſſager, parce que leurs penitences ne ſont ni veritables, ni entieres.

Quand on n'a pas la force de prendre la realité de la penitẽce, on en prend l'image & la figure. Motine fait tous les ans une retraite, & n'a jamais manqué à faire ſes Pâques: le Marquis d..... prend congé d'elle le Jeudy ſaint & la revient voir à la Quaſimodo; c'eſt ſa coûtume, elle ne peut faire autrement, & ſi le Marquis...

ne lui permettoit de s'amuſer de cette ombre de penitence, il courroit riſque de la perdre par une penitence veritable.

De la maniere dont on vit toute l'année on ne croiroit pas qu'il dût y avoir à Pâques trente perſonnes du grand monde capables de faire leurs Pâques : cependant tout le monde fait ſes Pâques ſans que la Foire ſaint Germain ſoit moins frequentée, la Comedie plus deſerte, le jeu moins opiniâtre, la chicanne moins en fureur, la galanterie moins generale. Tout va ſon train juſques à la ſemaine Sainte pour faire ſes Pâques, aprés avoir vécu de la ſorte toute l'année. Il faut ou que les Penitens trompent les Confeſſeurs, ou que les Confeſſeurs trompent les Penitens; je croirois que les Penitens ſont encore plus trompez qu'ils ne trompent.

§. Le Penitent qui promet de ſe corriger ſans s'être éprouvé auparavant, trompe ſon Confeſſeur ; mais le Confeſſeur trompe encore plus ſon Penitent quand il luy fait alors eſperer qu'il ſe corrigera.

On ne ſe tromperoit gueres dans la Confeſſion ſi les Penitens & les Confeſſeurs ne ſe voyoient jamais que là ; je ne ſuis point ſurpris que Lucullus n'ait point encore reformé ſa table, je mange ſouvent chez luy avec ſon Confeſſeur.

On ne ſçait pourquoi il y a des Confeſſeurs plus ſeveres les uns que les autres, cela ne peut venir que de l'ignorance ou de l'humeur. Il n'y a pas deux Evangiles.

Mettez dans les mémes circonſtances, le Confeſſeur le plus relâché & le plus ſevere, ils fe-

ront la même choſe; & Larmel fameux dans le monde par cent abſolutions refuſées, l'a donnée au ſeul homme à qui il la falloit refuſer.

La qualité eſt de toutes les choſes la plus capable d'adoucir un Confeſſeur, on craint de dire la verité aux Grands juſques dans le lieu où ils la viennent chercher, & il faut être parfaitement homme de bien ou bien entêté de la reputation de ſeverité pour avoir pour les Grands toute la ſeverité qu'ils meritent.

§. C'eſt une vanité bien cruelle de ſe donner la reputation d'homme de bien aux dépens des pecheurs, & c'eſt une vanité impie de n'être ſevere à leur égard que pour s'en donner la reputation.

S'il ne s'agiſſoit pour ſe convertir que d'avoir l'abſolution,

aucun pecheur ne manqueroit par-là. Il y en a bien plus qui la donnent, qu'il n'y en a qui la refuſent; un R.... vous l'a refuſée, un P. S... vous la donnera pour faire dépit au R.

Il y a peu de pecheurs aſſez groſſiers pour compter ſur des abſolutions que l'entêtement donne ou refuſe; mais il eſt ſurprenant qu'il y ait des Confeſſeurs aſſez groſſiers pour donner ou refuſer l'abſolution par enteſtement.

Les Docteurs qui outrent la ſeverité, ou le relâchement ſont également inutiles aux pecheurs, mais ceux qui ſont ſeveres établiſſent mieux leur reputation que les autres.

§. Perſonne n'appuye davantage dans le monde les opinions ſeveres que ceux qui ne veulent pas ſe convertir, on eſt ravy de ſe

figurer dans la penitence une rigueur au deſſus de nos forces pour ſe diſpenſer honneſtement de la faire.

Il n'y a de trop dans la ſeverité de la penitence que la ſeverité qui vient de l'humeur ou de l'entêtement du Confeſſeur; toute ſeverité eſt bonne & neceſſaire,& je puis dire du Confeſſeur ce qu'un de nos Autheurs a dit du Predîcateur.

Quand on eſt veritable, on eſt toûjours ſevere.

L'Evangile par tout preche une vie auſtere, &c.

Un des plus bizarres ſpectacles qui ſoit dans le Chriſtianiſme ſe trouve preſque tous les mois à paris. Il y a des femmes de qualité qui font chez elles des aſſemblées pour les priſonniers & les pauvres honteux; celle qui prête ſa maiſon pour

cette bonne œuvre a ſoin d'inviter les perſonnes les plus qualifiées, la ceremonie commence par un ſomptueux dîné où ſe trouve le Predicateur, on y ſert tout, juſqu'aux délices; aprés le repas on paſſe dans une chambre ſuperbement ornée, on y reçoit les Dames qui y viennent dans leurs plus riches habits; les caroſſes rempliſſent la cour & les ruës, ſi quelqu'un entroit dans le lieu de l'aſſemblée il croiroit qu'on y eſt aſſemblé pour le bal; le Predicateur vient qui fait une exhortation contre les ſuperfluitez & le luxe, auquel il a eu luy-même ſa part, on l'écoûte & il ne prêche qu'un moment, on ramaſſe quelques aumônes; je ne ſçay ſi elles ſont meritoires & ſi on profite d'un ſermon fait à la hâte, dans une aſſemblée toute profane. Ce qui eſt vray, c'eſt

que la Dame chez qui ſe fait l'aſſemblée, ſe fait honneur d'étaller dans ſes meubles, toutes les ſuperfluitez, qui de droit appartiennent aux pauvres pour qui elle fait prêcher. Je croiray ces aſſemblées ſaintement inſtituées quand je verray aprés l'exhortation, chaque perſonne qui y aura aſſiſté envoier aux pauvres ſes meubles & ſes ornemens ſuperflus.

§. Une perſonne chez qui le Caſuiſte le plus relâché, trouveroit plus de dix mille écus qui apartiennent aux pauvres ſe croit charitable en leur donnant une piſtole.

§. La vanité donne bien des aumônes, mais elle en retient plus qu'elle n'en donne; & la feu Ducheſſe D.... qui diſtribuoit avec faſte à l'Hôtel-Dieu, un ſac de mille francs, qui aparteñoit aux pauvres, en envoyoit

trois autres qui leur apartenoient également, à l'Hôtel De .... où elle joüoit.

§. Les brodeurs & les marchands de dentelles ne ſont ordinairement payez que de l'argent qu'on a dérobé aux domeſtiques & aux pauvres.

Le choix qu'on fait des Queſteuſes dans les Egliſes & les Paroiſſes, marque bien qu'on ne ſe met pas trop en peine que les aumônes ſoient meritoires & chrêtiennes. On employe pour obtenir les aumônes, les mêmes armes qui attaquent l'innocence & la chaſteté; les jeunes perſonnes qui paroiſſent les plus capables d'inſpirer de l'amour, ſont celles qu'on trouve les plus propres à queſter pour les pauvres; les plus gens de bien les choiſiſſent; & il n'y a pas long-tems qu'une femme de qualité, devote de pro-

ſeſſion empêcha une fille de quêter, parce qu'elle ne luy parut pas aſſez belle & aſſez parée.

Je ne ſçay ſi les pauvres ſont beaucoup ſoulagez par cette ſorte d'aumônes, mais je ſçay bien que ce n'eſt point à eux que penſe & celle qui queſte & ceux qui donnent.

§. C'eſt une étrange bizarerie de donner à la charité, la beauté & le luxe pour enſeignes.

Il n'y a rien où l'aveuglement de la conſcience aille plus loin que ſur la haine. Lucine ne veut voir ni ſa fille ni ſon gendre; & elle communie tous les huit jours. Le Moine D.... fait chaque jour une ſanglante diſcipline, en même tems qu'il ſoûleve tout le monaſtere contre ſon legitime Superieur. Et la.... qui frequente toutes les Egliſes de Paris,

tire les rideaux de ſon caroſſe pour ne pas même voir en paſſant le portail de l'Egliſe D.... Elle n'a pas été une ſeule fois à la parroiſſe pendant tout le Carême, parce que le Predicateur étoit d'un Ordre qu'elle n'aime pas.

Il n'y a gueres de difference dans le fonds, entre ceux qui s'autoriſent dans leurs dereglemens & ceux qui les reconnoiſſent, & je croy que celuy qui avouë qu'il eſt un pecheur ſans jamais commencer ſa penitence, n'eſt gueres mieux diſpoſé pour ſon ſalut, que celui qui s'aveugle juſques à croire qu'il n'a pas beſoin de penitence. Dequoi ſert d'avoüer le mal dont on eſt coupable ſi l'on differe toûjours de s'en corriger. Feſine tremble à tous les ſermons qu'elle entend; elle promet depuis vingt ans de

changer de vie; elle en a ſoixante, & n'a point encore changé: elle avoit remis ſa converſion à la vieilleſſe, & depuis qu'elle eſt vielle elle l'a remiſe à la mort: Je crains bien qu'elle ne meure ſans tenir ſa promeſſe.

Si on s'en raporte à ce que diſent & penſent les hommes, ils eſperent plus leur ſalut que tout ce qu'ils eſperent; mais ils n'eſperent pourtant rien à quoi ils ne s'apliquent plus qu'à leur ſalut; l'eſperance qu'on a du ſalut eſt d'une eſpece ſi differente des autres eſperances, que iamais perſonne ne s'eſt aviſé de ſe comporter à l'égard des choſes qu'on eſpere de la maniere dont on ſe comporte à l'égard du ſalut; on ſe moqueroit d'un homme du monde s'il ne faiſoit pas plus pour obtenir la charge qu'il eſpere, qu'il fait pour obtenir le ſalut.

On convient qu'il faut faire quelque choſe pour ſe ſauver : mais on convient difficilement de ce qu'il faut faire, & on a encore plus de difficulté à faire les choſes dont on convient.

De toutes les menaces que fait le Seigneur, il n'y en a point dont on ſoi tmoins convaincu que de celle-cy ; *Il y en aura peu de ſauvez* : & il n'y en a pourtant point dont il ſoit plus aiſé de ſe convaincre quand le Seigneur ne l'auroit pas dit ; chacun trouveroit dans ſes mœurs une preuve ſenſible de cette terrible verité.

§. Il y en a beaucoup qui n'entrent jamais dans le chemin du ſalut : mais il y en a encore plus qui s'y égarent : comme il eſt difficile de ſe défaire de toute ſa vanité, quand on fait tant que ſe mettre dans la voye du ſa-

On veut du moins y marcher avec quelque diſtinction, on quitte le droit chemin & on prend des routes détournées; mais les voyes que la vanité nous fait choiſir, n'aboutiſſent jamais au ſalut. Belire avoit bien commencé, elle ne faiſoit preſque point d'autre priere que celle que le Seigneur nous a enſeignée, ou du moins toutes ſes prieres ne rouloient que ſur celle-là; elle ignoroit toute autre meditation que celle qui lui ſervoit à connoître & à corriger ſes pechez, éxacte à la Meſſe de Paroiſſe, contente de la direction d'un bon Religieux, ou d'un ſaint Prétre que Dieu lui avoit donné pour Paſteur, réglée dans ſes aumônes, & les viſites des pauvres; du reſte renfermée chez ſoi & occupée du ſoin de ſon domeſtique; elle alloit droit au Ciel, mais on

lui a découvert des voies plus ſublimes, elle a voulu les ſuivre ſans y être appellée. Elle a trente volumes d'oraiſons, & à peine peut-elle ſe reſoudre à dire quelquefois l'oraiſon Dominicale, tant cette divine priere luy ſemble commune : elle ne ſçait plus ce que c'eſt de méditer ſur ſes pechez, elle ne contemple plus que ſes attributs divins, d'autres ont pris ſa place dans ſon banc pendant la Meſſe de paroiſſe, elle n'y va plus : tout le matin dans l'Egliſe D..... où un Directeur d'un grand nom qui l'attire, & toute la prédinée ou en conference, ou en viſite avec d'illuſtres devotes : ſes enfans & ſes domeſtiques abandonnez à eux-mêmes ne la connoiſſent plus que par ſes impatiences & ſes mauvaiſes humeurs. Dieu lui faſſe la grace de reprendre le chemin qu'elle a quitté.

De la Sincerité.

JE connois un homme de qualité Eccléſiaſtique de profeſſion qui m'a tourmenté plus de ſix mois pour m'obliger de luy dire ce que je penſois de luy, je luy ay dit qu'il avoit beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſçavoir, en un mot qu'il étoit un parfaitement honnête homme, mais qu'il feroit mieux ou de ne point prêcher ou de le faire d'une maniere plus Apoſtolique & plus chrêtienne, il eſt devenu mon ennemi.

§. Tout le monde dit qu'on veut qu'un ami ſoit ſincere, & cependant perſonne ne s'en accommode.

§. On craint dans ſes amis la ſincerité qu'on leur demande, &

on aime en eux la flatterie dont on les blâme.

Dire à un ami je veux que vous ſoyez ſincere, & que vous ne m'épargniez point, c'eſt vouloir dans le fonds qu'il vous épargne & vous trompe.

On voudroit s'il y avoit moien qu'un ami fut ſincere & flatât toujours; mais on aime mieux le trouver flateur que ſincere.

§. Le mets le plus exquis de la vanité, c'eſt la loüange d'un homme qui paſſe pour ſincere. On n'exige la ſincerité dans ſes amis que pour mieux goûter leur flaterie.

C'eſt un étrange malheur dans l'homme de ne pouvoir jamais connoître preciſement ce qu'on penſe de luy; la ſincerité luy eſt odieuſe & la flaterie ſuſpecte.

§. On pardonne preſque toujours la flaterie & on ne pardonne preſque jamais la ſincerité.

§. La ſincerité qui eſt dangereuſe à l'égard de tout le monde eſt une ſottiſe à l'êgard des femmes, & un crime à l'égard des Grands.

Il y en a qui avoüent ſincerement leurs défauts ; mais il n'y a perſonne qui veüille qu'on les leur reproche.

Mr D. G.... diſoit à toute occaſion en parlant de luy-même qu'il étoit l'homme le plus laid de la Cour, mais il n'a jamais pû pardonner à B.... d'avoir dans ſes vers de balet parlé de ſa mauvaiſe mine.

J'ay un homme de mes amis qui a la taille toute contrefaite, il eſt ſur cela fort galanthomme, & eſt le premier à en railler: cependant s'étant trouvé une fois à une aſſemblée, juſtement auprés d'un autre homme auſſi contrefait que luy, il trouva fort

mauvais qu'ou eut ſi du hazard qui avoit placé l'un auprés de l'autre les deux hommes les plus malfaits de l'aſſemblée.

§. Souvent la ſincerité avec laquelle on parle de ſes défauts eſt un art pour empêcher que d'autres n'en parlent.

S'il eſt dangereux d'être ſincere quand on vous y oblige : il eſt bien plus dangereux de l'être quand on ne vous le demãde pas.

Gargiſius ſous pretexte qu'il eſt ſincere dit des injures à tout le monde.

Il y a des gens qui ſe font un merite de dire tout ce qu'ils penſent, leur qualité oblige quelquefois de diſſimuler avec eux; mais rien n'empêche qu'on ne les haiſſe.

Il eſt étrange que les Grands, qui ne peuvent goûter qu'on leur diſe leurs veritez ſe croyent en

droit de les dire à tout le monde, cela vient du même Principe. Ils ne peuvent goûter la verité parce qu'elle les humilie, & ils la diſent aux autres pour les humilier.

§. Les playes que fait la ſincerité des Grands ſont plus mortelles; mais celles que la ſincerité leur fait ſont plus vives.

§. Un homme ſincere a toûjours quand il veut un moyen aſſuré de ſe vanger des Grands.

§. On ne ſçauroit jamais guerir parfaitement les playes que fait la ſincerité. Quand la verité a offenſé une fois elle offenſe toûjours.

§. Un cœur droit & ſincere eſt un meuble bien inutile dans le commerce des hommes. Il n'y a rien dont on ſe paſſe mieux. C'eſt un miroir où perſonne ne veut regarder.

F I N.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilége du Roy donné à Paris le 28. jour de Février 1690. Signé GAMART, il eſt permis à CLAUDE BARBIN Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, *Reflexions ſur les Defauts d'autruy*, & ce pendant le tems & eſpace de ſix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; & deffenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, vendre ni débiter ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de quinze cens livres d'amende, & de tous dépens dommages & intereſts, comme il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs Libraires à Paris le 3. Juin 1690.

Ledit Sieur Barbin, a fait part de ſon Privilege, à Sieur Thomas Amaulry, Libraire de Lyon, ſuivant l'accord fait entre-eux, & ledit Sieur Amaulry, a fait part de ſon droit aux Sieurs Aniſſon, Leonard Plaignard, & Hilaire Baritel, chacun également, ſuivant l'accord fait entre leſdits Sieurs, à Lyon le ſeptiéme Decembre 1692.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LEGATORIA A. PANDIMIGLIO
1971
ROMA